

Les saints guérisseurs

EN SEINE-MARITIME





Confrérie de saint Clair en l'église paroissiale de Saint-Pierre-l'Honoré de Rouen, impression sur bois, 1767. ADSM-1Fi (détail).

Qui pourrait croire que notre département de Seine-Maritime recèle de tels trésors de statuaire et de traditions religieuses populaires. On pourrait dans une lecture superficielle penser que la civilisation matérielle a fait disparaître la religiosité.

Il n'en est rien et, quand la médecine traditionnelle se révèle impuissante, on a recours à d'autres formes de pratiques tout aussi ancestrales : prières, neuvaines, pèlerinages, dons votifs, fréquentation de guérisseurs... pour parvenir à la guérison du malade ou d'un enfant tardif à marcher.

Par ailleurs, les artistes ont sculpté ces « images des saints », c'est-à-dire ces statues, en s'inspirant souvent de leurs contemporains et l'on a ainsi, une représentation évocatrice des costumes de différentes époques.

Enfin, l'un des mérites, et non le moindre, de cette exposition est de nous faire découvrir, dans le département, des lieux discrets de vénération populaire toujours fréquentés.

Je souhaite que les visiteurs prennent plaisir à visiter cette exposition.

Didier Marie
Président du Département de Seine-Maritime

Cet ouvrage a été publié pour servir de catalogue à l'exposition :

Les saints guérisseurs en Seine-Maritime
présentée du 20 mai 2006 au 7 janvier 2007
au Musée des Traditions et Arts Normands,
et organisée par le Département de Seine-Maritime.

Comité d'honneur

Didier Marie,
Président du Département de Seine-Maritime
Jean Yves Merle,
Vice Président du Département de Seine-Maritime, chargé de la Culture et du Patrimoine.

Comité d'organisation

Isabelle Maraval, Directeur de la Culture et de la Jeunesse
Benoît Proust, Directeur Adjoint de la Culture et de la Jeunesse

Commissariat d'exposition

Lise Auber, Alain Joubert

Secrétariat général

Martine Roche

Secrétariat

Anne Bersoult, Jean Pierre Gaslain

Catalogue

Secrétariat de rédaction
Lise Auber, Alain Joubert

Auteurs

Lise Auber
Henry Decaëns
Lionel Dumarche
Séverine Fontaine
Alain Joubert
Jacques Le Maho
Aurélien Nguyen

Documents d'aide à la visite (adultes et enfants)

Caroline Roudet
Aurélien Nguyen

Photographies

Yohann Deslandes, sauf mention particulière

Dossier de presse et suivi de la communication

Adeline Boinet

Service des publics

Valérie Pannetier-Rolland et l'équipe
des conférencières des Musées Départementaux.

Mise en place de l'exposition

Dominique Delamare assisté de :

Christian Bourgeaux
Edith Bourienne
Michel Crouelle
Philippe Deslandes
Graziella Georges
Xavier Gonse
Cédric Griot
Christiane Grognet

Nos remerciements vont à tous ceux qui se sont associés au succès de cette entreprise, pour leur collaboration, leurs prêts ou leurs conseils et en particulier :

Les maires et les conseillers municipaux des communes de Seine-Maritime qui ont accepté de prêter les statues et les œuvres qui constituent l'essentiel de l'exposition

Les maires des communes de Seine-Maritime qui nous ont reçus lors de notre recherche de statues pour l'exposition et que nous n'avons pas pu retenir pour des raisons techniques

Les prêtres qui nous ont accueilli dans leurs églises et ont accepté les prêts d'objets.

Les membres de l'association *l'Art sacré en Seine-Maritime* (Yves Pfaff, Christian Dubos) et du Comité départemental du Tourisme (Thérèse Rioult, Sabine Derouard).

La Conservation Régionale des Monuments Historiques de Haute-Normandie (Marie Christiane de la Conté, Sylvie Leprince) qui nous ont autorisé à présenter des objets mobiliers classés dans l'exposition.

Les Archives départementales de Seine-Maritime (Vincent Maroteaux)

Le Musée départemental des Antiquités (Nathalie Roy et Salima Hellal)

Le Musée de Fécamp (Marie-Hélène Desjardins)

Les services du Département de Seine-Maritime et en particulier la communication et l'imprimerie.



*Sainte Clotilde,
statue, bois sculpté
polychrome,
XVII^e siècle.*

PRÉFACE.....	
AVANT-PROPOS	

DES RECUEILS DE MIRACLES AUX STATUES OBJET DE DÉVOTION

Du VIII ^e au XIII ^e siècle, le témoignage des recueils de miracles.....	10
L'état des lieux.....	18

Saints médecins et protecteurs

Saint Côme et saint Damien.....	25
---------------------------------	----

Saints antipesteux

Saint Roch.....	26
Saint Sébastien.....	28
Saint Adrien.....	30

Saints protecteurs du corps humain

Saint Martin.....	32
Saint Léonard.....	35
Saint Clair.....	36
Sainte Apolline.....	38
Sainte Catherine d'Alexandrie.....	39
Saint Vimer.....	40
Sainte Wilgeforte.....	42
Saint Laurent.....	45
Saint Georges.....	47
Saint Marcou.....	48
Saint Gilles.....	49
Saint Onuphre.....	50
Sainte Clotilde.....	51
Saint Maur.....	55

LES PRATIQUES DE VŒUX ET DE PÈLERINAGE

Le pèlerinage, témoin privilégié du culte des saints.....	58
Les enseignes de pèlerinage.....	76
Le culte de saint Maur à Vatteville-la-Rue.....	82
Le culte de saint Expédit à Freneuse.....	86
À la recherche des lieux de culte populaires en Seine-Maritime.....	90
Bibliographie.....	94

Les visites répétées dans les églises du Département avec la Commission départementale des Antiquités de Seine-Maritime ou avec la Conservation des Antiquités et Objets d'Art m'ont toujours parues extrêmement enrichissantes par les découvertes qu'on y fait en matière de statuaire, de mobilier, d'orfèvrerie, de peinture ou de textile.

A force de visiter les très nombreux édifices religieux qui peuplent les 745 communes du département on pourrait être blasé. Il n'en est rien et chaque nouvel édifice exploré recèle son lot d'objets attachants et différents.

Parmi ces objets, les statues de saints et en particulier les statues naïves et colorées m'ont toujours attirées par leur bonhomie et leur expressivité. Surtout quand elles sont l'objet de vénération populaire dont l'une des manifestations est la présence au pied du saint ou à proximité immédiate de flots de rubans ou d'ex-votos.

En 1973, en visitant l'une des toutes premières manifestations de mise en valeur du patrimoine religieux de Crépy-en-Valois, j'avais été enthousiasmé par le rassemblement de statues d'églises du Valois dans une ancienne église de la ville transformée en musée.

Le fait de présenter à hauteur d'homme, bien éclairées, des oeuvres que l'on ne voit, le plus souvent, qu'à deux mètres de haut et dans la pénombre des églises, m'avait fait prendre conscience de l'intérêt de cette sculpture populaire.

La visite que nous fîmes avec la Commission départementale des Antiquités le 12 Mai 2005 en l'église de Crasville-la-Roquefort fut l'événement déclencheur qui nous permit à Lise Auber, Conservateur des Antiquités et Objets d'Art du Département, et à moi-même de monter ce projet, aujourd'hui devenu réalité.

L'idée qui a présidé à cette exposition était de rassembler des statues de saints et des objets qui leur étaient liés.

Le sujet étant très vaste, nous l'avons limité aux saints qui guérissent le corps humain à l'exclusion des maladies ou des états spécifiquement féminins (grossesse, accouchement) et du culte de la Vierge Marie.

Ce faisant, nous avons bien conscience de passer à côté de tout un autre pan de culture populaire lié en particulier aux protections de la vie agricole (météorologie, animaux, récoltes,...). Il pourra être traité ultérieurement.

Alain Joubert
*Directeur du Musée des Traditions et Arts Normands
Château de Martainville*



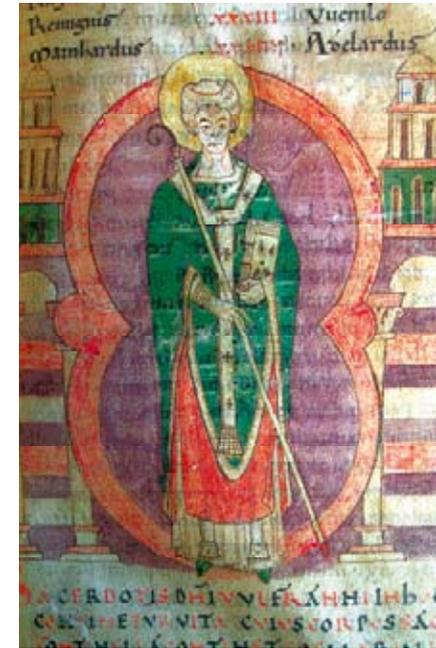
*Saint Côme
statue bois sculpté polychrome, XVII^e siècle*

Des recueils de miracles aux statues objet de dévotion

Des recueils de miracles aux statues objet de dévotion DU VIII^e AU XIII^e SIÈCLE, LE TÉMOIGNAGE DES RECUEILS DE MIRACLES

Le pouvoir d'accomplir des guérisons miraculeuses est un thème universel des Vies de saints du Moyen Âge. Dans nombre de récits hagiographiques, telles la Vie de saint Philibert, abbé de Jumièges (écrite au VIII^e siècle), ou celle de saint Ouen, évêque de Rouen (rédigée au IX^e siècle), le saint est censé avoir réalisé plusieurs miracles de son vivant. Généralement, ces prodiges ne font toutefois qu'annoncer les innombrables bienfaits que ses reliques dispenseront, après sa mort, aux malades et aux infirmes. Le saint manifeste souvent ce pouvoir peu de temps après son inhumation. En 688, au cours de la cérémonie de la translation des restes de saint Ouen, décédé quatre ans plus tôt, l'évêque de Rouen Ansbert est guéri d'une forte fièvre à l'instant même où il touche le linceul contenant les reliques. À Pavilly, à peine le corps de la première abbesse Austreberthe († vers 704) vient-il d'être inhumé dans l'église Saint-Pierre que commence, auprès du tombeau, le défilé de toute une humanité souffrante en quête de guérison.

Très tôt, les communautés religieuses en charge des corps saints entreprennent d'écrire le récit des miracles survenus dans leur église. Ainsi se constituent peu à peu les « recueils de miracles », à la fois pièces justificatives des Vies des saints, manifestes à la gloire des fondateurs, incitation à la ferveur religieuse et vitrines publicitaires des sanctuaires de pèlerinage. Plusieurs de ces textes ont été conservés pour le diocèse de Rouen. Issu du monastère déjà cité de Pavilly, le plus ancien est relatif aux miracles de sainte Austreberthe et date du VIII^e siècle. Après une longue éclipse correspondant à la période des invasions normandes, la production reprend et, stimulée par la concurrence parfois assez rude qui règne entre les sanctuaires renaissants, connaît un vif essor. Des XI^e et XII^e siècles datent les recueils des miracles de saint Ouen, de sainte Catherine (abbaye de la Trinité-du-Mont de Rouen), de saint Wulfran (Saint-Wandrille), de saint Valentin (Jumièges), de saint Romain (Rouen), une addition aux miracles carolingiens de sainte



Saint Wulfran, enluminure d'un manuscrit du XI^e siècle (Majus Chronicon Fontanellense, Bibliothèque municipale du Havre, ms 332-p119). (BM Le Havre)

but du XI^e siècle) et de Saint-Herbland (1117), il est certain que l'ensemble de ces textes ne représente qu'une faible partie de la production de cette période. Si aucun recueil n'est connu pour la cathédrale de Rouen, par exemple, cela ne tient sans doute pas tant à la rareté des miracles dans cette église qu'au hasard de la conservation des textes. C'est probablement sur la foi d'un registre aujourd'hui perdu que l'auteur de la Vie de saint Évode, rédigée au XI^e ou au XII^e siècle, signale qu'à Notre-Dame de Rouen, le saint évêque a guéri « quatre aveugles et dix-huit boiteux ». Cette explication vaut également pour les établissements de chanoines séculiers, les archives y étant souvent moins bien tenues que dans les monastères bénédictins : on n'a que des bribes d'informations pour les collégiales de Gravelle (sainte Honorine), Gournay-en-Bray (saint Hildevert) et la Ferté-en-Bray (saint Vulgain).

Les descriptions des maladies et des infirmités dont souffrent les futurs miraculés manquent souvent de précision ; dans nombre de cas, il est impossible de se prononcer sur la nature exacte de l'affection. Ces récits constituent néanmoins, pour l'historien, une précieuse source d'informations sur l'état sanitaire de la population au Moyen Âge. Les recueils les plus importants ont même pu donner lieu à des études statistiques¹. Sur les 71 miracles thérapeutiques attribués à

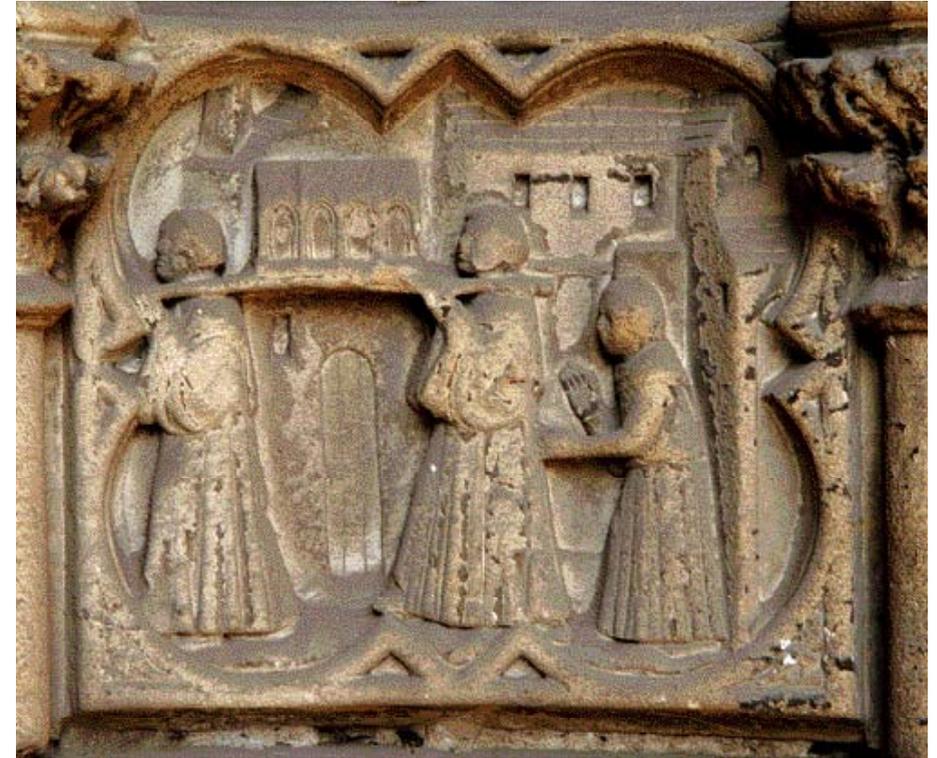
1. Dominique GONTHIER et Claire LE BAS, « Analyse socio-économique de quelques recueils de miracles dans la Normandie du XI^e au XIII^e siècle », *Annales de Normandie*, mars 1974, p. 20 et suiv.

saint Wulfran (XI^e siècle), on identifie dix-huit cas de paralysie, deux de surdité, deux de cécité, sept de maladies mentales, un de dysenterie, un d'hydropisie et un de calcul urinaire. Parmi les 24 guérisons obtenues par l'intercession de sainte Catherine (entre 1030 et 1050 environ), on dénombre trois cas de démence, trois de cécité, trois de cancer (forme de chancre), un de paralysie faciale, quatre autres cas n'ayant pour caractéristique qu'un état de fièvre ou de faiblesse. À cela s'ajoutent, en proportions variables d'un recueil à l'autre, des cas de mutisme, des accidents domestiques et des traumatismes de toutes sortes : bébé ébouillanté dans son bain, enfant tombé d'une fenêtre (deux cas, à Dieppe et à Rouen), arête de poisson ou coquille de moule coincée en travers de la gorge, rage de dents, jambe cassée, état de coma profond à la suite d'un choc. L'impression générale est celle d'une grande polyvalence du saint guérisseur. Même si l'accent est mis parfois sur certains pouvoirs particuliers - celui de guérir la stérilité pour sainte Catherine, par exemple - cette polyvalence est clairement affichée par la plupart des rédacteurs. En effet, la spécialisation n'est pas considérée à cette époque comme une bonne publicité pour les sanctuaires, dans la mesure où, ceux-ci n'ayant le plus souvent qu'un rayonnement local, elle risque de limiter le nombre des pèlerins. Dans le prologue du recueil de la Trinité-du-Mont, le lecteur est averti qu'« en ce lieu, les miracles se sont toujours succédé sans interruption : les aveugles retrouvent la vue, les sourds l'ouïe, les boiteux l'usage de leurs jambes, les paralytiques sont guéris et les malades sont guéris de toutes autres formes d'affection ». Le discours n'a donc pas varié depuis l'époque

carolingienne : au début du IX^e siècle, c'était déjà dans les mêmes termes, volontairement très généraux, que l'on vantait le pèlerinage de Saint-Ouen de Rouen.

Il n'est pas toujours indispensable de se trouver à proximité des reliques pour bénéficier de l'intercession du saint guérisseur. Clouée chez elle par la paralysie, une habitante d'Eu invoque saint Laurent dont elle peut voir l'église par sa fenêtre, et sa prière est exaucée. On peut donc bénéficier d'un miracle par procuration. Entre 1093 et 1124, Turol d'Envermeu, ancien évêque de Bayeux retiré à l'abbaye du Bec-Hellouin, est au plus mal. L'abbé a l'idée d'envoyer un de ses moines au prieuré de Longueville, dans le pays de Caux. Au moment même où ce messager se prosterne devant les reliques de sainte Foi, conservées dans l'église du prieuré, Turol recouvre la vue. Le miracle peut aussi s'accomplir par l'intermédiaire de l'eau ou de l'huile miraculeuse qu'un proche a ramenée d'un pèlerinage. Toutefois, ce n'est pas avant la seconde moitié du XIII^e siècle, à travers le recueil des miracles rouennais de saint Dominique, que l'on voit se généraliser les cas de guérisons obtenues à distance, par une simple prière. Auparavant, la majorité d'entre elles ont lieu en présence de reliques.

L'événement tant attendu peut survenir au cours d'une procession. Une fois par an, les moines de Saint-Ouen de Rouen se rendent à la chapelle Saint-Michel du Mont-Gargan avec la châsse de leur saint patron. Un jour, alors que la procession est à mi-chemin, un jeune garçon retrouve la parole à l'instant précis où passe sur lui l'ombre de la châsse. À Jumièges, un serviteur de l'abbaye est guéri au passage de la procession de saint



Valentin. Sur le parvis de la cathédrale de Rouen en juin 1053, une paralytique retrouve l'usage de son bras au passage du cortège des moines de Saint-Wandrille portant la châsse de saint Wulfran. Les grandes veillées collectives sont également propices aux miracles. Lors de la tournée des reliques de saint Wulfran à Rouen, plusieurs guérisons se produisent sous les yeux des fidèles qui se sont rassemblés en foule dans l'église Saint-Laurent, pour deux nuits de veillée à la lueur des lampes et des flambeaux.

Les raisons qui peuvent inciter le malade à accomplir un pèlerinage ou à implorer l'intercession d'un saint sont très diverses. Souvent, c'est parce que la médecine s'est avérée impuissante ou qu'une opération chirurgicale, pratiquée par des mains inexpertes, a mal tourné. En 1117, un habitant de Fécamp, atteint d'hémiplégie, a dépensé en vain tout son argent chez les médecins ; un simple voyage à Rouen et une prière à saint Hermeland vont le guérir de son infirmité. Une vieille femme de Thouberville (Eure), ayant voulu se faire arracher une dent, a eu recours aux

Une procession des reliques de saint Ouen (Rouen, bas-relief du portail sud de l'abbatiale de Saint-Ouen, XIV^e s.).



Un groupe de pèlerins en prière dans le chœur de l'abbatiale de Saint-Ouen. La statue du saint patron de l'église est placée sur l'autel (Rouen, bas-relief du portail sud de Saint-Ouen, XIV^e s.).

services d'un forgeron, qui lui a décroché la mâchoire ; on lui conseille de se rendre à l'abbaye Saint-Georges de Boscherville où, lui assure-t-on, elle trouvera un moine féru de médecine ; ce dernier se déclarant incompetent, elle décide finalement de tenter sa chance à Saint-Paul de Duclair. Nombre de parents préfèrent confier la guérison de leur enfant à la volonté divine plutôt qu'au savoir-faire des praticiens, surtout quand ceux-ci leur proposent des opérations aus-

si périlleuses que l'ablation d'une tumeur (à Eu), une incision de la gorge pour récupérer un peson avalé par un bébé (id.), l'amputation pour une écharde plantée dans la main (id.), le décollement au rasoir de la langue d'un petit garçon de Jumièges (St-Paul de Duclair).

À ceux qui croient, malgré tout, à la supériorité de la médecine humaine, les saints risquent fort d'infliger une sévère leçon. Parce qu'une miraculée de sainte Austreberthe a eu, au retour de son pèlerinage à Pavilly, la faiblesse d'écouter une amie qui lui a vanté un cataplasme d'herbes censé lui procurer encore plus de bienfaits, sa précédente guérison est annulée, ce qui l'oblige à refaire le pèlerinage et à demander pardon à sainte Austreberthe.

Parfois, le pèlerinage est considéré comme une ultime chance après plusieurs visites infructueuses à d'autres lieux saints. Les rédacteurs des registres ne manquent jamais une occasion de montrer qu'en l'occurrence, leur saint patron s'est avéré plus efficace que celui de sanctuaires de grand renom. Ces derniers sont cités avec fierté : Rome, Saint-Martin de Tours, Saint-Denis, Saint-Gilles du Gard, Saint-Thomas de Canterbury... Le recours à cette forme de publicité comparative est particulièrement fréquent dans le premier livre des miracles de saint Ouen (1042-1092), son auteur, un moine du nom de Fulbert, s'étant donné pour objectif de présenter la basilique rouennaise comme un lieu de pèlerinage de rang international.

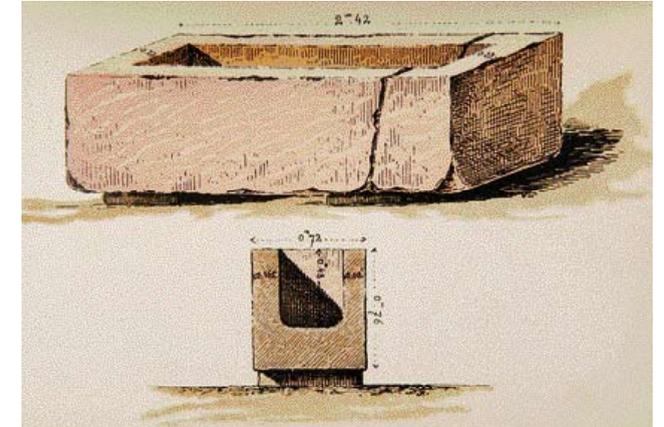
Dans un grand sanctuaire tel que Saint-Ouen, l'accueil est bien organisé. Mais il ne faut pas arriver trop tard. Arrivé un soir après la fermeture des portes, un malade venu d'Italie sur sa mule est hébergé par un couple de serviteurs de l'abbaye. Les infirmes sont portés sur des

brancards et conduits dans le chœur. Là, on les installe sur des litières, à même le pavement. Dans la collégiale d'Eu, les gardiens veillent à ce que les « possédés », en proie à de violentes convulsions, arrivent pieds et poings liés. Dans les sanctuaires moins fréquentés comme l'église Saint-Herbland de Rouen,

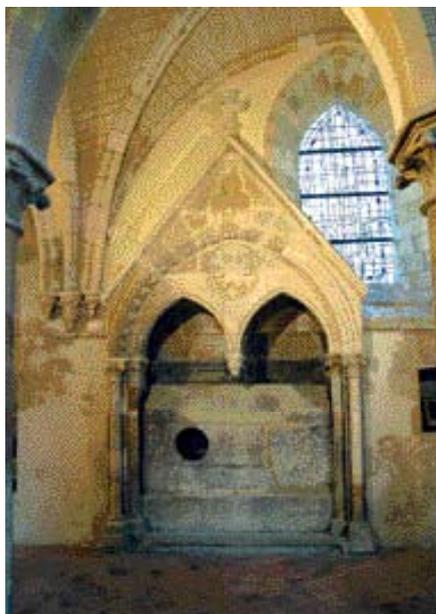
les personnes impotentes peuvent toujours compter sur quelques paroissiens charitables pour les porter jusqu'aux reliques. Au terme d'un voyage parfois long et éprouvant, cet instant est inoubliable.

Les restes saints sont le plus souvent exposés sur un autel, dans une châsse recouverte d'un tissu précieux, au milieu d'un champ de cierges et de lampes brûlant jour et nuit. Les récits des XI^e et XII^e siècles ne font jamais mention de statue, et il y a tout lieu de penser que ceci ne résulte pas d'une lacune ou d'une omission. Il faut en effet attendre le XIII^e siècle pour voir se généraliser, dans le nord de la France, les références à des « images sculptées ». On ne doit donc pas s'étonner que la seule allusion à une statue se trouve dans le dernier recueil de la série, celui des miracles rouennais de saint Dominique, daté des années 1261-1270. Détail intéressant, à rapprocher des scènes figurées sur les bas-reliefs du portail latéral de Saint-Ouen de Rouen (XIV^e siècle), il est précisé que cette statue du saint patron de l'église est placée sur l'autel. Le narrateur laisse également entendre qu'elle possède elle-même un pouvoir miraculeux, ce qui annonce les pratiques de dévotion de la fin du Moyen Âge, marquées par le rôle de plus en plus important des images et des représentations du saint guérisseur.

À la vue des reliques, le pèlerin se prosterner, il commence à prier avec ferveur, à confesser ses fautes et à implorer l'intercession du saint. On verse beaucoup de larmes, certains fidèles entrent en transe et l'on assiste même parfois à de véritables scènes d'hystérie, comme lors de l'exposition des reliques de saint Wulfran dans la cathédrale de Rouen en 1053. Tout pèlerin se doit de déposer une offrande sur l'autel : quelques pièces d'argent (Saint-Romain de Rouen), souvent une « oblation » plus modeste comme un morceau de pain (Saint-Paul



Sarcophage de marbre rouge, autrefois dans la crypte de l'église Saint-Godard à Rouen. Ce tombeau d'origine antique passe pour avoir reçu la dépouille de saint Romain, évêque de Rouen mort en 639 ; de nombreux miracles furent attribués à ces reliques (d'après Bull. C.D.A., t. X (1894-1896), fig. hors texte, p.316-317).



Le sarcophage dit « de sainte Honorine » dans l'église priorale de Graville.

Un trou circulaire permettait aux pèlerins de passer la tête dans le tombeau.

(Laurent Bréard, musées historiques, ville du Havre)

de Duclair) ou un œuf (Pavilly). Mais l'offrande la plus courante est celle d'un cierge. Il n'y a rien de plus facile que de s'en procurer : dès son arrivée, le pèlerin est assailli par les marchands installés depuis l'aube sur le parvis de l'église (Cathédrale de Rouen, Saint-Ouen). La chandelle de cire joue un grand rôle dans le processus miraculeux. À Eu, une femme retrouve l'usage de sa main droite en y mettant un cierge. Le pèlerin a de meilleures chances de guérison si la mèche est coupée à la mensuration exacte de son corps. On se sert même parfois de cette mèche pour ligoter le membre malade et le relier au reliquaire, comme si l'on espérait faire ainsi mieux passer le fluide guérisseur du saint (saint Valentin). La cire est également utilisée pour la confection de simula-

cles des membres malades, déposés sur l'autel en guise d'ex-voto (saint Valentin, saint Dominique).

Selon une croyance commune à cette époque, le rayonnement du saint se transmet à tout objet situé à proximité des reliques. Le contact avec le reliquaire est donc essentiel. On touche la châsse, on l'embrasse, on frotte contre elle son bras paralysé. À Eu, on fait asseoir les enfants sur le tombeau de saint Laurent. À Saint-Ouen, c'est en levant le bras jusqu'à la table de l'autel qu'un infirme étendu sur son brancard est guéri. À Pavilly, les pèlerins qui ont réussi à recueillir un petit morceau de marbre du tombeau de sainte Austreberthe s'en servent pour frotter le membre malade. À Graville et à Eu, des ouvertures ont été pratiquées dans les sarcophages de sainte Honorine et de saint Laurent pour que les malades puissent y passer la tête. Ceci donne lieu à des scènes mémorables. À Eu, un pèlerin s'endort dans cette position, et c'est à son réveil qu'il comprend qu'il est guéri. Au même endroit, un homme victime d'une attaque cérébrale est secoué par de tels tremblements que le chanoine préposé à la garde du tombeau a toutes les peines du monde à maintenir sa tête dans l'orifice.

Les liquides sont considérés comme un bon vecteur du processus miraculeux. Ceci procède d'une tradition très ancienne qui remonte à l'Antiquité et dont un des premiers témoignages écrits dans la région de Rouen nous est livré par le recueil carolingien des miracles de sainte

Austreberthe. On y rapporte les circonstances, apparemment non exceptionnelles, de la guérison d'une femme qui a plongé la tête dans la fontaine située sous l'autel de l'église Saint-Pierre de Pavilly, à côté du tombeau de sainte Austreberthe. Au monastère de la Trinité-du-Mont, les vertus curatives de sainte Catherine sont transmises par une mystérieuse « huile » qui émane de son reliquaire et que l'on conserve dans un récipient de verre. Au cours d'une veillée en l'honneur de saint Wulfran dans l'église Saint-Laurent de Rouen en 1053, les moines de Saint-Wandrille lavent la châsse et recueillent l'eau pour la distribuer à l'assistance ; à peine en a-t-on fait boire aux fidèles présents que des miracles se produisent. Cette pratique est encore en usage à la fin du XIII^e siècle chez les Frères Prêcheurs

de Rouen, où de grands pouvoirs sont attribués à l'eau qui a servi à laver la statue de saint Dominique ; à certains pèlerins, les Frères dominicains font même boire du vin dans lequel ont trempé les reliques.

Si la guérison est souvent instantanée, il arrive aussi que l'attente se prolonge un ou deux jours, voire davantage. Les veillées sont longues et éprouvantes. À Eu, un jeune garçon doit patienter huit semaines auprès du tombeau de saint Laurent avant que ne survienne le miracle. Celui-ci s'accompagne parfois de phénomènes surnaturels : visions, émanation d'odeurs suaves, apparition de lumières mystérieuses. Lorsque la guérison est constatée, le moment est venu des actions de grâces. En l'église Saint-Romain de Rouen, un clerc miraculé fait mille genuflexions et embrasse le sol. Honte à celui qui oublie de remercier son bienfaiteur : sainte Catherine punit sévèrement l'ingratitude du pèlerin. Pour manifester leur reconnaissance, certains n'hésitent donc pas à faire un très long voyage : une tourangelle se rend exprès à Rouen pour rendre grâces à saint Ouen. D'autres se déclarent serviteurs du saint jusqu'à la fin de leurs jours, mais cette pratique, dite de l'assainteurement, semble assez exceptionnelle au diocèse de Rouen. En tout état de cause, chacun tient à faire connaître à tous sa bonne fortune et à fournir les preuves de sa guérison. À Saint-Wandrille, dans la seconde moitié du XI^e siècle, on peut voir, accrochées à un mur, les béquilles laissées par un miraculé de saint Wulfran.



Pavilly, la fontaine de sainte Austreberthe au côté nord de la chapelle Sainte-Austreberthe (ancienne église Saint-Pierre). C'est à proximité de cette fontaine et de l'autel de l'église que fut inhumée la sainte abbesse de Pavilly vers 704. La fontaine fut l'objet d'un pèlerinage important dès le VIII^e siècle.

Des recueils de miracles aux statues, objet de dévotion L'ÉTAT DES LIEUX

Il a paru intéressant dans le cadre de cette exposition de faire une sorte d'état des lieux des œuvres que l'on pouvait trouver dans les églises du Département de Seine-Maritime et de les mettre en relation avec les documents historiques, en particulier les déclarations de statuts de confrérie de la série G - clergé régulier - des Archives départementales.

L'enquête de terrain.

C'est le dépouillement des dossiers de la Conservation des Antiquités et Objets d'Art qui a servi de base à l'enquête commandée par le sujet de l'exposition : les saints guérisseurs, c'est à dire les saints médecins et protecteurs de la personne, les saints antipesteux et guérissant les épidémies et les saints guérisseurs du corps. Ont été volontairement écartés tous les saints relatifs aux problèmes féminins – femmes enceintes, difficultés à avoir des enfants, etc. – ce qui aurait élargi le champ de recherche à toutes les Vierges, telles que Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame du Salut, etc., ainsi que tous ceux qui pourraient faire l'objet d'une autre étude, plus sociologique, à qui on va demander de l'aide pour obtenir, la réussite à un examen, l'obtention d'un travail, la résolution d'un drame familial.

Menés depuis 1955 environ et poursuivis encore de nos jours, les inventaires dans les églises du Département de Seine-Maritime, complétés par ceux de l'association l'Art sacré en Seine-Maritime, ont permis de recenser dans le cadre de cette exposition un certain nombre d'œuvres d'art, propriétés des communes. Ainsi ont été dépouillés manuellement - donc sujets éventuellement à erreur – les dossiers de 602 communes sur les 745 du département pour aboutir au résultat suivant : 360 notices d'œuvres pour 211 édifices situés pour certains sur la même commune (Brachy : église du bourg et église du hameau de Saint-Ouen-sous-Brachy par exemple). On pourrait en conclure qu'environ un tiers des communes conservent au moins une œuvre de



*Retable de saint Roch.
Saint Roch est entouré de
saint Sébastien et de saint
Adrien, les deux autres
saints antipesteux.
Bois peint, XVII^e siècle.*

notre champ d'investigation, mais en réalité c'est certainement plus. Il convient en effet d'ajouter à cela que la couverture de l'ensemble des édifices du culte catholique est loin d'être terminée et que notre sélection s'est volontairement voulue arbitraire. Ont donc été choisis comme sujets d'enquête : saint Côme et saint Damien, saint Martin à cheval – les saints Martin évêque n'ont pas été retenus puisque la mitre et la crosse peuvent être les attributs de n'importe quel évêque comme saint Lubin, saint Lézin, etc. –, saint Léonard, saint Roch, saint Adrien, saint Sébastien, saint Clair, sainte Apolline, saint Vimer, sainte Wilgeforte, saint Laurent, saint Georges, saint Gilles, sainte Clotilde, saint Maur, saint Marcou, auxquels ont été rajoutés ensuite saint Gorgon et sainte Catherine d'Alexandrie qui n'ont pas fait partie du premier dépouillement des listes.

Que retenir de cette étude de l'existant ? C'est dans l'arrondissement de Dieppe que l'on trouve plus de la moitié des saints rentrant dans la sélection, soit 192 contre 69 dans l'arrondissement du Havre et 99 dans celui de Rouen.

Sur l'ensemble du département, c'est saint Sébastien qui semble le plus présent avec 23 % de représentations, puis viennent saint Adrien avec 15% saint Roch avec 10% . Si l'on reprend cette sélection par arrondissement, on a toujours saint Sébastien en tête suivi par saint Adrien, mais si saint Roch est en troisième position dans les arrondissements de Rouen et de Dieppe, il n'en est pas de même pour celui du Havre.



Saint Marcou

Ainsi pour l'arrondissement de Dieppe, les chiffres donnent 24% de saint Sébastien, 16% de saint Adrien et 13% de saint Roch ; pour celui de Rouen, 23% de saint Sébastien, 13% de saint Adrien et 9% de saint Roch, mais aussi 9% de saint Martin à cheval ; pour celui du Havre 23% de saint Sébastien, 16% de saint Adrien, mais 10% de saint Gilles, 9% de saint Léonard, 9% de saint Laurent, saint Roch n'arrivant qu'en sixième position avec 6%.

Le lien avec l'histoire de la paroisse

On pourrait peut-être suggérer comme première cause de l'omniprésence par exemple des saints antipesteux, l'existence des épidémies, en particulier celle plus importante de 1348-1349. Mais ces épidémies reviennent régulièrement. Si ce ne sont pas les épidémies qui ont créé les confréries, il semble bien cependant qu'elles soient à l'origine de certaines dévotions ou érections d'autels. On peut ainsi supposer que le secteur de Dieppe-Saint-Saëns a été plus atteint. Ainsi l'église du Bois-Hulin, à la Chaussée (canton de Longueville-sur-Scie) regroupe au retable majeur ou à proximité les trois antipesteux. A Pommeréval (canton de

Bellencombre), si en 1660 on construit un autel et un retable majeur, on ajoute en 1666, dans la chapelle latérale au côté sud, un retable dédié à saint Roch avec une statue de ce dernier placée au centre et accompagnée sur les côtés de celles de saint Sébastien et saint Adrien. On cherche ainsi à se protéger et il vaut mieux trois saints protecteurs qu'un seul. La multitude de ces saints protecteurs dans le secteur de Dieppe est peut-être aussi une façon de lutter, dans certaines paroisses, contre le culte protestant dont les adeptes n'utilisent pas le subterfuge des saints intercesseurs. Et il est vrai que les églises de Dieppe ou de Luneray, villes fortement protestantes, ne conservent pas de statues de ce type.

Mais c'est une remarque valable aussi pour d'autres secteurs. Ce que l'enquête de terrain a permis de remarquer, c'est qu'en général ne sont que très rarement associées dans un même édifice les représentations du Nouveau Testament, les Evangélistes, les représentations des vies de la Vierge et du Christ et les saints guérisseurs, comme s'il était impossible de mélanger une foi populaire à une culture religieuse plus savante.

La région du Havre, dont le port, quant à lui, ne se développe qu'au début du XVI^e siècle, présente un échantillonnage de saints très diversifiés. Les cultes ont pu en être amenés de l'extérieur, par les marins ou les relations commerciales, ou remonter de Basse-Normandie.

Le culte de saint Marcou ou Marcouf, par exemple, vient de Basse-Normandie – on le retrouve à Beuvron-en-Auge ou Glanville dans le Calvados, ou encore à Lozon dans la Manche – et n'est que peu représenté dans notre département.

Sainte Wilgeforte, sainte portugaise, a été amenée par les espagnols au moment de la domination des Pays-Bas et de la Belgique pendant la guerre de Trente Ans pour redescendre naturellement en France. Ceci explique que son culte puisse se retrouver à Béthune ou à Beauvais, sans aller jusqu'en Basse-Normandie.

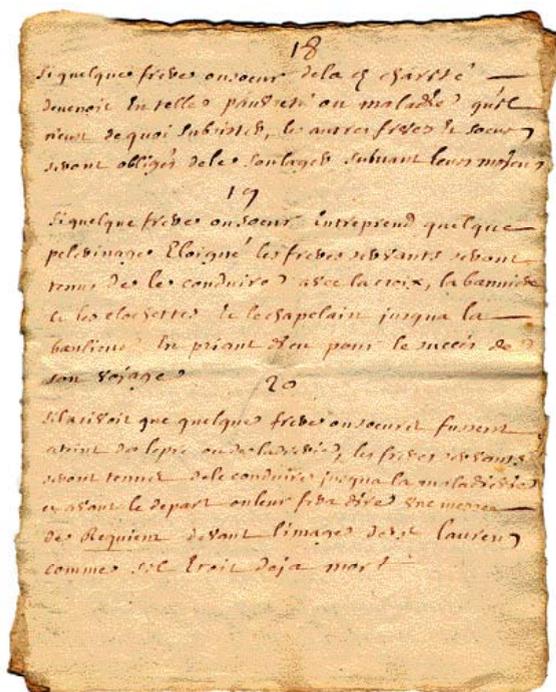
Si saint Gilles est plus important dans ce secteur, c'est sans doute la proximité des forêts - forêt de Brotonne, du Trait ou de Maulévrier - qui joue en sa faveur et en celle de la biche qui se cache dans les bois.

Bien sûr l'élément essentiel au maintien de ces superstitions, outre la dévotion à tel ou tel saint pour des raisons de croyances alors en usage, c'est la confrérie et son développement. Après la guerre de Cent ans, la paix revenue influe en faveur de ces associations chrétiennes, véritable lien social dans les bourgades. Alors, on pense à son voisin et à l'aider en cas de difficultés.

Ainsi se créent des « associations », des confréries à buts nettement caritatifs, ou charitables selon le vocabulaire d'alors, où la mission est de réparer, d'aider son prochain, en particulier au moment des funérailles pour



Sainte Apolline



Bois-Himont, statuts de la confrérie de saint Laurent, articles 18 à 20. ADSM G 1622.

son passage à l'au-delà, mais aussi en cas de pauvreté ou de maladies, comme le montrent certains articles de la confrérie de Bois-Himont, dédiée à saint Laurent. Ainsi, « si un frère est atteint de lèpre... les frères servants seront tenus de le conduire à la maladrerie », si « quelque frère ou sœur de la charité devenoit en telle pauvreté ou maladie qu'il n'eust de quoi subsister, les autres frères et sœurs seront obligés de la soulager suivant leurs moyens...¹ ».

Il faut bien aussi avouer que ce que le frère faisait pour ses confrères, il espérait bien qu'en retour, s'il était malade ou dans le besoin, on l'aide à son tour et que, le moment venu, il puisse avoir

des funérailles décentes.

Le répertoire de l'abbé Martin qui a dépouillé les registres du secrétariat de l'archevêché de 1434 à 1610, et qui nous livre ainsi une mine d'informations, nous révèle le nombre important de confréries dans certaines communes à l'époque où elles furent le plus florissantes.

À Angerville-la-Martel, on compte par exemple pas moins de cinq déclarations de confréries entre 1435 et 1571², à Auzebosc quatre entre 1435 et 1576³, à Barentin cinq entre 1463 et 1517⁴, etc. On découvre ainsi, fait confirmé par les déclarations de confrérie que l'on retrouve aussi dans les déclarations des paroisses, pour les archives des doyennés au XVII^e siècle, que les confréries sont très souvent érigées en l'honneur de plusieurs saints. Mais elles ne sont pas, contrairement à une idée reçue, systématiquement érigées tout d'abord en l'honneur de la Vierge, ou comme le dit l'abbé Martin dans son introduction, tout d'abord en l'honneur de Dieu Tout puissant. Ainsi on peut trouver comme principale dédicace « la Très Sainte Trinité et la Glorieuse Vierge Marie... », « l'Eucharistie du Christ, de la Bienheureuse Vierge Marie... », « la Trinité Indivise et... la Nativité et... la Conception de la Vierge », « le Très Saint Sacrement de l'Autel... », « de la Bienheureuse Croix du Seigneur... », « de la Sainte Croix et de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ »...⁵

Toutes ces associations authentifiées par les textes expliquent la présence de statues pour certaines encore existantes aujourd'hui. En effet

sur les 360 notices de notre liste de départ, il est possible de relier soixante-dix déclarations de confréries à soixante-cinq œuvres (statues, toiles peintes ou bannières) conservées encore aujourd'hui, chiffre qui est à corriger, sans doute en l'augmentant, puisque les inventaires ne sont pas terminés⁶.

Les cultes encore honorés aujourd'hui.

Force est de constater, même si certains curés de paroisse dans les diocèses de Rouen ou du Havre, pour les uns se révoltent contre ces pratiques et pour d'autres les respectent avec un recul plutôt critique, que certains paroissiens ont toujours recours à l'usage des saints intercesseurs. En voici quelques exemples rencontrés au cours d'inventaires dans le cadre de ceux réalisés au titre de la Conservation des Antiquités et Objets d'Art.

À Orival (canton d'Elbeuf-sur-Seine), dans l'église troglodyte une très belle Piété en bois polychrome. La présence de tablettes, dans la partie évidée du revers, permet de supposer que la statue était peut-être promenée lors de procession, à l'aide de barres que l'on plaçait sous les tablettes pour la soulever. Sur ces tablettes, ont pu être retrouvées en décembre 1997 des prières écrites à la main, sortes d'invocations à la Vierge. Si elles étaient jetées pendant un temps, ces prières sont désormais gardées à titre d'objets documentaires.

En juin 2002, au cours d'une visite de la Commission départementale des Antiquités à l'église de Quiévrecourt (canton de Neuf-

châtel-en-Bray), une belle sainte Apolline en bois est examinée, avec d'autant plus d'attention qu'un flot de rubans et des photographies récentes laissent entendre qu'elle est encore honorée. Effectivement le sacristain signale alors que la veille de cet inventaire un pèlerin venu de Grand-Quevilly, avait eu recours à la sainte. (Approbation de statuts de confrérie en 1477).

Dans l'église de Saint-Mards (canton de Bacqueville-en-Caux), la statue de sainte Apolline est encore à l'automne 2005 garnie de quantité de rubans de toutes les couleurs et accompagnée de la photographie d'un bébé.

À l'église du Bois-Hulin, commune de la Chaussée, saint Adrien est honoré deux fois dans l'année, le jour de sa fête, le 4 mars, et le lundi de Pentecôte avec procession et chants le célébrant. (Approbation de statuts de confrérie en 1488, 1527, 1557).

À Freneuse, lors d'une visite à l'église pour des travaux de restauration intérieure en 1996, pas moins de trois personnes sont entrées dans l'église en l'espace d'une heure pour invoquer saint Expédit et rédiger un vœu dans le cahier mis là à leur disposition.

Sources
- Archives départementales de la Seine-Maritime : série G (notamment G 1622), 2j.
- Dossiers de la Conservation des Antiquités et Objets d'Art.

⁶ Plusieurs confréries ont pu être déclarées en l'honneur du même saint pour une paroisse, et une déclaration de confrérie peut concerner plusieurs saints

¹ A.D.S.M., G 1622.
² Abbé Martin, Répertoire des anciennes confréries et charités du diocèse de Rouen..., Fécamp, 1936, p. 4-5.
³ Id., p. 12.
⁴ Id., p. 15.
⁵ Mentions relevées dans Abbé Martin, Répertoire...



24

*Statues, bois sculpté polychrome, XVII^e siècle
 Les deux saints sont habillés de la même manière, signe de leur parenté. Ils sont généralement représentés avec des attributs de leur profession : récipients à pharmacie, instruments de chirurgie.
 Ici, ils ont chacun un pot à onguent, contrairement à d'autres représentations où l'un porte un pot et l'autre un urinal.
 En général, ils ont aussi la tête couverte du bonnet cylindrique des médecins.*



Saints médecins et protecteurs **Saint Côme** et **saint Damien**

Nés à Cyr en Syrie, les jumeaux Côme et Damien, vivent aux III^e et IV^e siècles. Ils sont médecins et soignent gratuitement les pauvres. Ils guérissent aussi bien les animaux que les hommes.

Leur renommée arrive jusqu'au proconsul Lysias qui cherche à leur faire renier leur foi et les martyrise, mais les pierres de la lapidation et les flèches refusent de les frapper. Alors Lysias les fait décapiter.

Après leur mort, on leur attribue la greffe miraculeuses de la jambe d'un noir défunt, au profit du diacre Justinien qui était gardien de l'église Saint-Côme et Saint-Damien, construite après leur mort.

Ils sont, outre leur qualité de médecins, invoqués contre la peste, les inflammations glandulaires, les maux de reins, les calculs, les hernies, etc.

25

*Saint Côme (en bas) et saint Damien.
 Statues en terre cuite polychrome, XVII^e siècle*

Saints antipesteux Saint Roch

Roch, fils d'un riche marchand, vit de 1350 à 1380. Devenu orphelin, il devient ermite et va à Rome, où il reste trois ans. À son retour en traversant les Apennins, il soigne des pestiférés et leur administre les sacrements. Il soigne même les animaux.

Un ange l'avertit qu'il va avoir la peste. Pour ne pas transmettre la maladie, il se retire au fond des bois où il est nourri par un chien qui vole pour lui tous les jours un pain à la table de son maître. L'ange vient le soigner. Une fontaine jaillit miraculeusement à côté de son abri.

Un homme intrigué par les allers et venues du chien découvre le saint et le soigne. Revenu à Montpellier, sa ville natale, Roch est jeté en prison. L'ange le réconforte. Il meurt alors en invoquant la Vierge pour les pestiférés.

La peste n'existant plus, saint Roch est aujourd'hui invoqué pour les maux contagieux.

Statue, bois sculpté polychrome et doré, XVI^e siècle. Saint Roch, fidèle à sa légende, tient le bâton et porte la besace des pèlerins. Il soulève son vêtement pour montrer la trace de la marque rouge en forme de croix qu'il porte depuis la naissance. Il est accompagné de l'ange, montrant lui aussi le signe.

Le chien se dresse de l'autre côté pour lui donner son pain quotidien.

Ici saint Roch, contrairement à d'autres représentations, ne porte pas sur son chapeau la coquille Saint-Jacques, emblème des pèlerins, mais un petit médaillon avec la face du Christ qui le choisit à sa mort comme intercesseur de la peste.



Ci-dessus : Statue, bois sculpté, polychrome, XVII^e siècle. Le vêtement de saint Roch, relevé sur la cuisse gauche, montre le bubon sur lequel un enfant applique la main. Le chien tenant un pain dans sa gueule est allongé aux pieds du saint. MTAN 77-26-5

Ci-contre : Statue, bois sculpté polychrome, XVII^e siècle. Saint Roch, nu tête, montre le signe de sa maladie qui est représenté par une vraie plaie. Les attributs du pèlerin sont réduits au bâton. L'ange montrant la plaie et le chien portant le pain sont placés à l'opposé de la représentation précédente.

DOCUMENT PRÉSENTÉ DANS L'EXPOSITION,
NON REPRODUIT DANS LE CATALOGUE

« La confrérie et charité de St Ouen fondée en l'église paroissiale de St Ouen de Montigni... en l'honneur de s. Ouen... ».

Cette affiche a été réalisée en 1748, Etienne Lesieur étant maître en charge, par l'imprimerie de la Veuve Oursel, rue Ecuyère à Rouen, la gravure originale étant l'œuvre de Lesueur en 1666.

On retrouve ici en encadrement des vignettes relatives à l'enfance du Christ en partie supérieure, et à la Passion. L'intérêt de cette représentation est de montrer l'association des trois saints antipesteux avec saint Adrien au centre, saint Sébastien au centre et saint Roch à droite.

Saints antipesteux Saint Sébastien



Statue, pierre sculptée polychrome, XVII^e siècle.
Saint Sébastien est adossé à un tronc d'arbre, les
mains attachées avec une corde, l'une derrière la taille
et l'autre au-dessus de la tête. On voit cinq plaies qui
saignent, provoquées par les flèches, qui ont malheu-
reusement disparues.
Saint Sébastien s'apparente ici à un type de repré-
sentation qui triomphe au XV^e siècle : un homme
juvénile, presque nu d'allure plutôt maniérée.

Sébastien est né vers 256. Officier romain converti au christianisme, il est martyrisé sous Dioclétien et meurt en 288.

Au début de sa carrière militaire il est envoyé en mission contre les chrétiens qu'il encourage dans leur foi, au lieu de les persécuter.

Il exhorte, en particulier, Marc et Marcellin, deux chrétiens qui doivent être décapités. Il est alors entouré de lumière et des anges se tiennent devant lui. L'apparition est accompagnée de miracles : des deux géôliers, la femme, muette, recouvre la parole ; l'homme brise les chaînes des prisonniers ; conversions et guérisons se multiplient autour d'eux.

Après ces miracles, Sébastien, en compagnie de Polycarpe détruit des idoles, ce qui entraîne sa dénonciation. Il est alors, sur l'ordre de Dioclétien, attaché à un poteau du champ de Mars et criblé de flèches. Laissé pour mort, il est recueilli par Irène qui le soigne.

Rattrapé, il est à nouveau martyrisé et flagellé à mort. Son corps, jeté à l'égout, est retrouvé. Il finit par être enseveli aux catacombes avec les apôtres.

Sébastien est réputé pour arrêter les épidémies de peste qui frappent comme les flèches de son supplice. En effet lors d'une épidémie, un homme aurait eu la révélation qu'il fallait élever un autel à saint Sébastien. L'autel construit, la peste régresse.

Il est de nos jours plutôt invoqué contre les maladies contagieuses et les fièvres.



« La confrairie et association de la Vierge Marie et St Catal fondée en la paroisse de Notre Dame de Bondeville, 1670 » A.D.S.M. 1 Fi (détail).

Cette affiche a été réalisée en 1841, André Decorde étant maître en charge, par l'imprimerie de Lecêtre-Labbey.

Il faut noter l'utilisation encore en 1841 des bois gravés du XVII^e, comme le confirme la date de « 1670 » figurant sur la base des piliers.

L'affiche se présente sous la forme d'un retable très chargé avec au centre l'Assomption de la Vierge, avec en particulier à droite saint Sébastien.

Statue, pierre sculptée polychrome, XVI^e siècle
Saint Sébastien est maintenu à l'arbre par une corde qui lui entrave les mains derrière le dos et les pieds. Il porte autour du cou une chaîne à maille rectangulaire avec un crucifix.

Les flèches que l'on peut encore voir ont un empennage en métal.



Saints antipesteux Saint Adrien

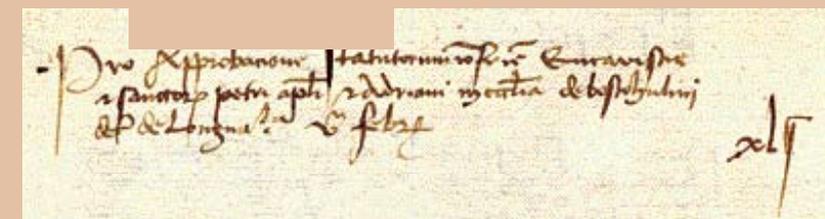
Il vit au IV^e siècle, sous le règne de l'empereur Maximien, dont il est officier de l'armée. Convaincu par la foi des chrétiens qu'il doit martyriser, il se convertit. Arrêté, sa femme vient le voir en prison et loue sa foi et son courage. Il est martyrisé, puis on lui tranche les pieds et les mains sur une enclume. Son martyre n'explique pas la spécialité qu'on lui reconnaît comme saint antipesteux, et ce, dès le Moyen Âge. Avec le temps sa vocation a évolué vers les maladies contagieuses, la protection des épidémies.

Statue, pierre sculptée polychrome, XV^e siècle
Saint Adrien est, comme le veut la tradition, habillé en soldat de haut rang avec armure et cape. Généralement l'enclume de son martyre est portée à la main, comme offerte. Elle est ici sous le bras.

En vainqueur saint Adrien est debout sur le lion dont la crinière est très bouclée. L'ensemble des statues de l'église, où est habituellement conservée cette œuvre, ont été dues à la générosité de Jean d'Estoutteville. Il existe une miniature le représentant où il ressemble trait pour trait à cette statue. Il s'agit bien ici d'un portait du donateur. Seul, manque, par rapport à la miniature le collier de l'ordre de Saint-Michel.



Statue, pierre sculptée polychrome, XVI^e siècle.
Cette œuvre vient d'une petite église de la région, où elle est l'un des ornements du retable majeur, avec une statue de saint Sébastien. Dans la même église, proche du retable se trouve aussi une statue de saint Roch, le troisième saint antipesteux. Elle se plie à l'iconographie traditionnelle du saint Adrien, en particulier avec l'enclume et le lion.
La statue est encore vénérée de nos jours lors de la Saint-Adrien.



Trois registres d'enregistrement de statuts de confrérie
Registres manuscrits, papier et parchemin, 1488-1527-1557.
Il s'agit de registres du secrétariat de l'archevêché de Rouen destinés à enregistrer les droits perçus à l'occasion d'expédition d'actes, et notamment pour l'approbation ou le renouvellement de statuts de confrérie.
On retrouve sur les trois registres cités ici en moins d'un siècle trois mentions pour la confrérie de Saint Adrien à l'église du Bois-Hulin de la Chaussée, en latin bien entendu comme l'ensemble des textes.
Pour des raisons de luminosité qui risquent d'abîmer les registres trop fragiles, ceux-ci n'ont pas pu être présentés tous à la fois.
Extrait du registre G 9479 de 1488. ADSM



Reliquaire de saint Adrien, bronze doré, XIX^e siècle.
Ce reliquaire a la forme d'une église, ce qui était l'une des formes traditionnelles de ce type d'objet de culte au XIX^e siècle. Il porte de nombreux rubans, signes d'une dévotion persistante.
La face avant et les deux faces latérales sont closes par des vitres qui permettent de voir les reliques à honorer. Celles-ci sont enfermées dans des médaillons.
La relique de saint Adrien, « saint Evêque / Evêque de Rouen », est bien sûr placée dans le médaillon central, celui qui est le plus orné. En plus d'un décor de végétaux, il est agrémenté de pierres de couleurs et de strass. Au centre de la partie supérieure, ont été rajoutées une tiare et une crosse.



Statue, pierre sculptée polychrome, XV^e siècle
Cette grande statue de saint Adrien vient d'une église rurale qui l'a déposée, en raison de sa fragilité, au Musée des Traditions et Arts Normands, depuis une centaine d'années.
Saint Adrien a bien, ici, gardé son armure de militaire de la fin du XV^e siècle, il a cependant perdu ses attributs : enclume, épée et lion, car ses deux bras ont cassés.
[TAN 76-20]

DOCUMENT PRÉSENTÉ DANS L'EXPOSITION, NON REPRODUIT DANS LE CATALOGUE
Évangile en l'honneur de saint Adrien, cbant et prière à saint Adrien. Imprimés, XIX^e siècle
Ces documents viennent de la chapelle Saint-Adrien du Bois-Hulin, commune de la Chaussée, où saint Adrien est toujours honoré deux fois dans l'année : le dimanche suivant le jour de sa fête, le 4 mars, et le lundi de Pentecôte.

Saints protecteurs du corps humain

Saint Martin



Martin de Tours naît vers 315-320 en Pannonie – La Hongrie actuelle – Enrôlé dans l'armée romaine, il sert en Italie, puis en Gaule.

L'épisode le plus connu de sa vie, et le plus représenté, a lieu en 337 à Amiens, où il se trouve en garnison. Aux portes de la ville, il rencontre un mendiant nu, infirme et grelottant de froid qui lui demande de l'aide. Il coupe alors son manteau avec son épée et en donne une moitié au pauvre. La nuit suivante, le Christ, revêtu de la partie de manteau donné au pauvre, lui apparaît en songe et le remercie de ce geste de charité. Il prend cette apparition comme un appel et renonce à son devoir militaire.

Il est baptisé par saint Hilaire à Poitiers. En 360, à Ligugé, il fonde le premier monastère de Gaule. Il est par la suite évêque de Tours. Il meurt en 397 et son tombeau devient alors un lieu de pèlerinage.

Outre l'épisode du partage de son manteau, il est reconnu pour son renoncement à la vie militaire, son œuvre de missionnaire, ses guérisons miraculeuses – il croise un lépreux, l'embrasse et ce dernier guérit – il rend la parole à une petite fille muette, il ressuscite un pendu pour qu'il se repente.

Autre manifestation célèbre de sa sainteté, c'est celui de la « messe de saint Martin » : avant d'entrer à l'église, il voit un pauvre, lui donne sa tunique, puis revêt les guenilles

32

Saint Martin à cheval
Groupe, pierre sculptée polychrome, XVI^e siècle.
C'est l'épisode le plus célèbre et le plus représenté qui est ici montré. Saint Martin est babillé en soldat romain. Il chevauche un cheval au harnachement particulièrement soigné. Tourné, vers l'arrière, il coupe son manteau vers lequel le mendiant tend une main. Ce dernier figure, comme le veut la tradition, sous les traits d'un infirme ou d'un blessé ainsi que le montrent sa béquille et le pansement à hauteur du mollet. Il porte, en outre, à sa ceinture la besace des pèlerins.



33

Groupe, pierre sculptée polychrome, fin XV^e siècle.
Saint Martin ne porte pas le costume militaire romain, mais la tunique de l'homme du peuple à la fin du XV^e siècle. Il ne porte ni casque, ni coiffe. Le harnachement de son cheval, d'une facture très populaire, est ici plus fruste et moins riche. On a l'impression que saint Martin chevauche son cheval à l'envers, tourné vers le mendiant qui est derrière la croupe du cheval. Le mendiant est simplement vêtu d'une cape ou d'une couverture. Il se soutient avec une béquille. Il faut noter la présence de rubans votifs, signe de vénération récente.

de ce dernier pour dire la messe pendant laquelle, à l'élévation, un globe de feu apparaîtrait au-dessus de sa tête.

Bien que souvent représenté en évêque, et à ce titre pouvant être confondu avec n'importe quel évêque de l'iconographie catholique ayant pour seuls attributs une mitre et une crosse, le saint Martin choisi ici est le cavalier romain, celui du partage du manteau, cet acte ayant été déterminant ensuite pour sa vie.

Saint Martin est prié pour l'érysipèle, les fièvres, les maladies intestinales, et d'autres maladies suivant les lieux de culte, possédant ainsi une sorte de polyvalence thérapeutique.

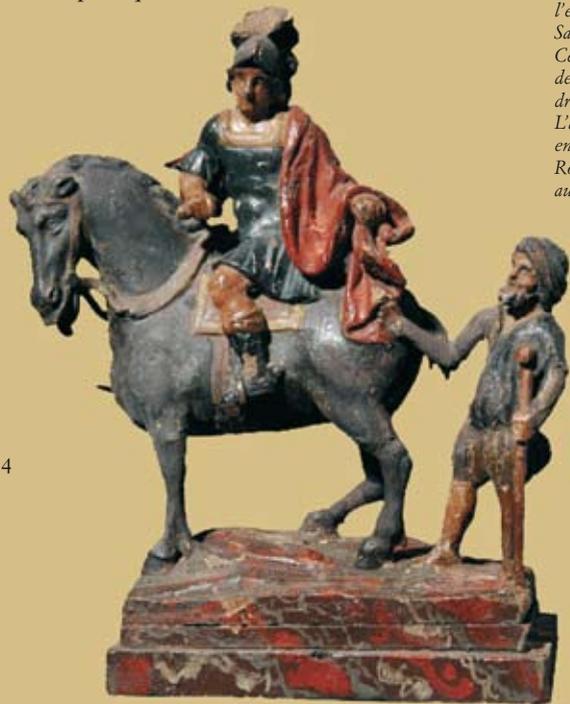


« La confrairie du St Esprit et de St Martin fondée en l'église St Martin de Canteleu, 1655 en l'honneur du Saint-Esprit ». A.D.S.M. 1 Fi (détail).

Cette charité est érigée en l'église paroissiale Saint-Martin de Canteleu vers le XII^e siècle. Elle est fondée pour « rendre la sépulture aux fidèles défunts » de la paroisse. L'affiche est réalisée en 1755, Etienne Denis étant maître en charge, par l'imprimerie Bebout, rue Ecuyère à Rouen. Les vignettes qui en forment le cadre représentent au registre supérieur quatre scènes de la vie du Christ enfant (la Nativité, l'Adoration des Mages, la Circoncision, Jésus au milieu des docteurs), puis des scènes relatives à la Passion.

La représentation de saint Martin est traitée comme le tableau d'un retable, entouré de la Vierge et de sainte Barbe, avec de chaque côté du fronton saint Nicolas et saint Michel.

Statuette, bois sculpté polychrome, début XVII^e s. Le personnage qui accompagne saint Martin n'a pas l'allure d'un mendiant, mais ressemble plutôt à un pèlerin avec son bâton. MIAN



Saints protecteurs du corps humain Saint Léonard



Statue, pierre sculptée polychrome, XVI^e siècle. Saint Léonard est habillé en diacre, portant du côté gauche un livre et un manipule. À ses pieds un prisonnier, plus petit, à genoux dans la position de l'orant ? joint les mains et semble lui demander sa libération. Il est tenu par une chaîne, attribut du saint. Cette statue est accompagnée, dans l'église où elle est conservée, d'une plaque votive portant l'inscription : « Merci à Marie / et à St Léonard / pour le retour de mon mari ».



Plaque votive, XIX^e siècle

Léonard vit au VI^e siècle. Il est disciple de saint Rémi, évêque de Reims qui le baptise. Il visite des prisonniers dont il obtient la grâce, puis mène une vie d'ermite. Un jour, la reine, épouse de Clovis, est saisie des douleurs de l'enfantement près de son ermitage. Il obtient par ses prières la délivrance de cette dernière. En remerciement le roi lui donne une partie de la forêt de Noblat, en Limousin, pour y bâtir un monastère.

Il est, dès lors, invoqué pour l'accouchement des femmes, pour leur délivrance. À partir de ce moment il est aussi invoqué pour la libération des captifs.

Célèbre pour ces « libérations », saint Léonard est, en Normandie, vénéré aussi en cas de paralysie et de problème de marche des jeunes enfants.

Saints protecteurs du corps humain

Saint Clair



Ce saint personnage ne figure pas vraiment dans les répertoires d'iconographie générale, ni même dans la Légende Dorée. Il semble que ce soit un saint plutôt reconnu en Normandie, dont le martyre aurait eu lieu vers 884.

Saint Clair serait né en Angleterre. Son père voulant le marier, il s'enfuit et arrive dans le Vexin, où il se fixe dans un monastère sur le site qui, plus tard, deviendra Saint-Clair-sur-Epte.

La femme qu'il a éconduite envoie à ses trousseurs deux assassins, chargés de lui trancher la tête. Or ceux-ci ne réussissent qu'à découper la calotte crânienne au niveau des yeux. La légende raconte que saint Clair aurait ramassé cette partie ensanglantée, l'aurait lavé dans une fontaine, puis aurait indiqué l'endroit de sa sépulture avant de s'écrouler.

Ainsi saint Clair est généralement représenté la tête dans ses mains, ou mieux avec les yeux clos, ce qui explique qu'il soit invoqué pour les affections oculaires.

*Statue, pierre sculptée polychrome, XV^e siècle
Saint Clair est représenté en ecclésiastique portant aube, chasuble et étole, et tient un livre à la main. Bien qu'il manque une main à la statue, on voit à la position du bras libre que celui-ci, s'il était complet, ne pourrait pas soutenir la tête. Celle-ci curieusement semble sortir du buste. Selon le sculpteur, plutôt qu'avoir tranché la tête, ses deux assassins auraient ici tranché la face de saint Clair, dont les yeux sont bien ouverts.*



« La confrairie et association de Saint Cler fondée à Saint Pierre l'Honoré... en l'honneur de saint Clair et de sainte Catherine, 1622 »
L'affiche est réalisée en 1783, Pierre-Charles Verdier, étant maître en charge, par l'imprimerie de la Veuve Machuel, rue « S. Lô, vis à vis le Palais », à Rouen. Les vignettes servent d'encadrement représentent, au registre supérieur, la Nativité, l'Adoration des Mages et la Circoncision ; les autres, les apôtres et les Pères de l'Eglise.

ADSM, 1 Fi (détail).

La partie supérieure de la représentation montre saint Clair surmonté d'une Vierge à l'enfant et sur les côtés son martyre et son tombeau. Au-dessous sainte Catherine, à droite, et sainte Marguerite, à gauche, entourent saint Leu. L'église Saint-Pierre-l'Honoré, située à l'angle des rues Ecuyères et des Bons-Enfants à Rouen, a été détruite au cours du XIX^e siècle.



« Indulgences plénières, concédées à perpétuité par notre Saint Père le pape Innocent X aux confrères et sœurs de la première et sans contredit la plus ancienne de toutes les charités et confréries de la ville, sous le nom et invocation de Saint Clair, érigée de tems immémorial en l'église paroissiale de Saint-Pierre-l'Honoré de Rouen... »

L'autorisation d'imprimer et d'afficher ce document a été donné le 5 juillet 1767 par Trugard de Maromme, intendant. Elle a été réalisée par l'imprimerie Machuel, rue Saint-Lô à Rouen. ADSM, 1 Fi (détail).
Il s'agit d'un rappel des indulgences données par le pape et lu le 28 janvier 1645 par le vicaire général.
Sont ensuite annoncés la célébration de la fête en l'honneur de saint Clair le 17 juillet 1767, et son déroulement : messes et exposition du Saint-Sacrement le 17 juillet ; voyage en procession pour aller à Saint-Clair-sur-Epte en Vexin, « lieu du martyr où l'on célébrera une haute messe », départ le samedi 25 à une heure du matin et retour le mardi 28 « où l'on chantera à l'église St Pierre-l'Honoré une messe d'action de grâce ».



*Statue, pierre sculptée avec traces de polychromie, XV^e siècle
Le sculpteur a choisi une représentation moins classique. Saint Clair est en costume d'ecclésiastique avec dalmatique et étole bordés d'effilés sur une aube dont le bas est brodé de fleurettes.
L'attribut mis en évidence n'est pas la tête, mais les yeux qui sont mis en exergue et présentés de face comme dans un tableau. Ils sont clos, ainsi que ceux du saint.*

Saints protecteurs du corps humain

Sainte Apolline



Apolline, diaconesse d'Alexandrie, est martyrisée en 249. Son supplice est raconté dans un écrit de saint Denys, évêque d'Alexandrie. Apolline est saisie, lors d'une émeute au cours de laquelle tous les chrétiens sont tués, après avoir assisté au pillage de leur maison. On lui casse alors les dents et les mâchoires, puis elle est traînée hors de la ville, où on lui demande de renier sa foi, la menaçant sinon du bûcher. Apolline demande, pour tromper ses bourreaux, à réfléchir et leur échappant se jette dans le feu. Elle est souvent confondue avec une autre Apolline, morte à Rome au cours des persécutions de Julien l'Apostat.

L'iconographie la transforme rapidement : la diaconesse, âgée qu'elle était, devient une jeune fille avec la tenaille qui aurait servi à lui arracher les dents. Elle est donc invoquée contre les maux de dents.

*Statue, bois sculpté ciré, XVII^e siècle
La facture de cette statue est très populaire : le bas du corps est très large et la tête toute petite.
L'attribut, – les tenailles – est, quant à lui, très volumineux et bien mis en évidence.*

Saints protecteurs du corps humain

Sainte Catherine d'Alexandrie



Fille de roi, vivant au III^e ou au IV^e siècle, Catherine refuse de se marier au roi Maximin ayant voué sa vie au Christ après avoir, en songe, vu l'enfant Jésus dans les bras de sa mère, la Vierge, lui passer un anneau au doigt. Maximin lui envoie alors cinquante philosophes chargés de la persuader de son erreur, mais elle les convainc.

En colère, l'empereur condamne les philosophes au bûcher et Catherine à être suppliciée sur une roue qui miraculeusement se brise. Elle meurt finalement décapitée et de son cou jaillit du lait, ce qui explique qu'elle soit invoquée par les femmes qui allaitent, mais aussi pour les migraines du fait de sa décapitation.

*Statue, bois sculpté avec trace de polychromie, XVII^e siècle
Cette grande statue est fidèle à l'iconographie habituelle avec la roue brisée. La sainte a le pied sur l'empereur Maximin, auteur de son martyre qui n'a pu la forcer à abandonner sa foi. MTAN*

*Statuette dans un dais, bois sculpté polychrome, XVII^e siècle
Sainte Catherine porte la couronne d'une fille de roi et foule aux pieds la roue brisée.
La statuette est placée dans un dais à trois petites colonnettes. Celui-ci devait surmonter une hampe qui servait à promener la statuette lors de processions. MTAN*



Saints protecteurs du corps humain

Saint Vimer



Saint Vimer, saint Vilmer ou Vulmer ne sont qu'un seul personnage, né dans la région de Boulogne-sur-Mer, où il fonde un monastère. C'est un saint plutôt vénéré en Seine-Maritime et, semble-t-il, très peu dans les autres départements normands. Comme saint Clair, on connaît peu de choses de sa vie.

Il a souvent été confondu avec saint Mammès en raison de leur iconographie très proche : ils tiennent tous deux leurs entrailles à deux mains. On perce les entrailles de saint Mammès qu'il empêche de se répandre en les retenant avec ses mains avant de mourir. Pour saint Vimer, on peut supposer que cette iconographie est due à un supplice. Bien sûr la guérison des maux de ventre pour laquelle saint Vimer est sollicité découle de son iconographie.

*Statue, pierre sculptée polychrome, XVII^e siècle
Saint Vimer vêtu d'une robe verte à fleurs de lys doré
tient ses intestins qui débordent de ses mains.*



*Statue, pierre sculptée polychrome, XVI^e siècle
La statue est dans l'église, où elle est habituellement
conservée, posée sur un socle sculpté et polychrome où
le nom du saint est écrit dans une graphie
du XVI^e siècle sur un cartouche.*

*Statue, pierre sculptée polychrome, fin XV^e siècle
Saint Vimer porte une robe blanche à fleurettes
et un manteau bleu doublé de vert.
Ses entrailles ne sont pas simplement brunes,
mais bleues et rouges. Comme les statues précédentes,
il porte les cheveux courts et est tonsuré.*

Saints protecteurs du corps humain Sainte Wilgeforte

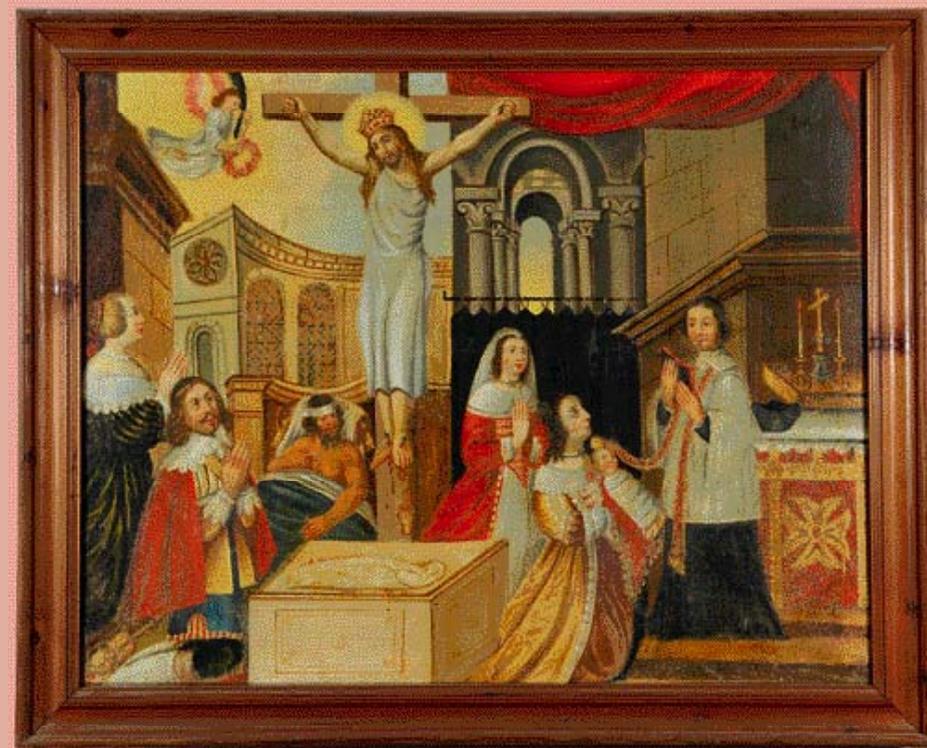


Sainte Wilgeforte, parfois nommée sainte Digneforte ou Haigneforte, est originaire du Portugal et s'est acclimatée en France du nord, en particulier en Picardie et en Normandie, grâce à la domination espagnole sur les Pays-Bas et une partie de la Belgique actuelle, au moment de la guerre de Trente ans dans la première moitié du XVII^e siècle.

Sainte Wilgeforte vit vers l'an 135 en Lusitanie, province alors romaine dont la superficie correspond pratiquement au Portugal actuel. Son père, roi de la province, perd une guerre contre le roi de Sicile et doit accepter les conditions du vainqueur qui exige que Wilgeforte lui soit donnée en mariage. Celle-ci refuse car le roi de Sicile n'est pas chrétien. Pour ne pas être harcelée, elle demande à Dieu de la rendre laide. Pousse alors sur son visage une barbe insolite et envahissante au point d'être méconnaissable. Son père s'en prend aux mages pensant que c'est leur œuvre. Sa fille ne voulant pas, de plus, se soumettre et se réclamant de la croix de Jésus-Christ, il la fait attacher à une croix avec des cordes, espérant qu'elle cède. Fidèle à sa foi, Wilgeforte meurt ainsi crucifiée. Elle est généralement invoquée pour les maux de ventre.

Statue, bois sculpté polychrome, XVII^e siècle

La sainte est ici représentée barbue et portant les insignes de la royauté : une couronne, un manteau portant des fleurs de lys bleues à l'intérieur. Ses pieds et ses mains sont liés à la croix par une corde. Sur le socle de la statue est inscrit son nom dans l'une de ses déformations courantes : « sainte Dignefort ». Elle est mentionnée par l'abbé Cochet, dans son ouvrage Les églises de l'arrondissement de Dieppe, en 1850 et est alors dénommée « sainte Haigneforte ».



Toile peinte, XVII^e siècle

L'iconographie suggérée est ici plutôt complexe. Y serait évoquée la venue d'Anne d'Autriche, en 1647, dans l'église où est habituellement conservée cette œuvre.

La reine, alors Régente, serait venue, en compagnie de Mazarin et de Du Buisson d'Aubenay, qui la suivait en qualité de secrétaire, ainsi qu'il le raconte dans son *Itinéraire de Normandie*, publié par le Chanoine Porée, en 1911. Elle aurait ainsi pu voir sur place « une image de grandeur au naturel, crucifiée, couronné d'or, barbue et couverte d'un drap peint à fleurons, depuis le nombril jusque sur les pieds ... ».

C'est peut-être cet épisode qui est peint ici. On peut donc voir Anne d'Autriche, en prière, portant un petit enfant, presque un bébé. Est-ce le jeune Louis XIV ? Elle est

accompagnée d'une de ses suivantes. Derrière elle se tient Mazarin agenouillé, qui regarde vers l'autel et la reine.

Derrière lui une femme, habillée de noir, semble prier la statue de sainte Wilgeforte. Un ange descend du ciel vers cette dernière qui est couronnée et nimbée.

Au pied de la croix se trouve un blessé, couché. Peut-être un malade amené en pèlerinage.

D'autres éléments du tableau ne sont pas très explicites : le violon au sol derrière Mazarin, le tombeau aux pieds de la croix sur lequel se voit l'effigie d'une religieuse qui est peut-être une allusion au tombeau de la sainte.

Il semble que depuis cette visite, la statue « de grandeur au naturel » de la sainte ait disparue de l'église. Il se peut que ce tableau la remplace. Il pourrait donc si la date de la visite est confirmée, avoir été réalisé après 1647.



Statue, bois sculpté peint, XVII^e siècle

On retrouve la dalmatique du diacre, le livre et le gril.

Cette statue portait encore à la fin des années 1970, avant qu'ait eu lieu la rénovation de l'église où elle est conservée, les signes de sa vénération : un flot de rubans accroché au gril.

Depuis qu'ils ont été malencontreusement enlevés, aucun n'a repris leur place.

Saints protecteurs du corps humain Saint Laurent



Saint Laurent, qui vit au III^e siècle, est l'un des diacres du pape Sixte II. Lorsque l'empereur romain Valérien demande à saint Laurent de lui remettre le trésor de l'église, après que Sixte II ait été martyrisé, Laurent en vend les biens et en distribue le fruit aux pauvres. L'empereur le fait flageller, puis il est torturé sur un gril. Il est martyrisé en août 258, fait qui est attesté.

Son martyre explique qu'il soit invoqué pour les brûlures et les maladies de peau.

Statue, bois sculpté, XVII^e siècle

Le saint porte la dalmatique du diacre. À ses pieds est posé le gril, symbole de l'instrument de son martyre. Il tient un livre dans la main gauche.



Groupe, bois sculpté peint.

Saint Georges, monté sur un cheval gris, est habillé en officier romain. Il dirige sa lance vers le dragon qui ici a plutôt l'apparence d'un énorme chien couché entre les pattes de son cheval, en signe de soumission.

Quelques rubans de dévotion sont attachés à la cheville du cavalier toujours honoré le dimanche proche du 23 avril, jour de la Saint-Georges.

Saints protecteurs du corps humain Saint Georges



Saint Georges, officier romain, vit au IV^e siècle sous Dioclétien, mais son existence est déjà contestée par les théologiens du V^e siècle.

Né en Cappadoce, saint Georges traverse un jour une ville terrorisée par un dragon, qui exige, entre autres, comme tribut quotidien deux jeunes gens. Ce jour là, la fille du roi est désignée. Saint Georges engage le combat et avec l'aide du Christ triomphe du dragon, la princesse est alors délivrée. Le monstre, rendu inoffensif, est ramené en ville, tenu en laisse.

Pendant les persécutions de Dioclétien, après de nombreux supplices, saint Georges est décapité.

Personnifiant l'état chevaleresque, il est représenté à cheval. Sa monture est souvent blanche, symbole de pureté

Saint Georges est prié pour soigner l'eczéma.

Bannière, velours de soie, fin XIX^e siècle.

Cette bannière doit accompagner la statue précédente le jour où saint Georges est honoré. Elle a du être réalisée vers 1887, l'année où, toujours dans la même église, fut donné le vitrail axial représentant lui aussi saint Georges. Il est représenté ici en armure, combattant le dragon ailé qui mord sa lance et se débat. Le cheval qu'il monte est blanc comme celui du chevalier.

Il est réalisé en broderie de fils de soie et de fils dorés. Au revers de la bannière ont été brodées les initiales « S.G. » pour saint Georges.

Saints protecteurs du corps humain Saint Marcou



Saint Marcou serait né à Bayeux à la fin du V^e ou au début du VI^e siècle. Possesseur, évêque de Coutances l'ordonne prêtre et lui donne pour mission d'évangéliser le Cotentin et les îles voisines. Il fonde alors un monastère sur le territoire qui deviendra l'actuelle commune de Saint-Marcouf. Il meurt en 558. Ses reliques sont transportés à Corbény (diocèse de Laon) lors des invasions vikings du IX^e siècle.

Les rois de France se rendent, après leur sacre à Corbény, honorer les reliques de saint Marcouf ce qui leur confère le privilège de guérir les écrouelles.

En effet c'est à cette spécialité que saint Marcou doit sa popularité au nord de la Loire, à partir surtout du XIII^e siècle. Les tumeurs scrofuleuses se logent souvent dans les glandes du cou ou laissent des marques dans le cou et l'étymologie populaire interpréta le nom du saint dans le sens de « mal au cou ». L'association d'idée se forma ainsi entre lui et la maladie très répandue alors. Il est aussi invoquée contre les piqûres ou morsures venimeuses, et par glissement la rage.

*Statue, plâtre sculpté peint, XVII^e siècle
Saint Marcou est ici représenté en habit monastique,
avec la crosse de l'abbé et le livre saint. Il est en général
accompagné d'un enfant mâle dont il touche au cou les
écrouelles.*

Saints protecteurs du corps humain Saint Gilles



Saint Gilles naît probablement au VII^e siècle à Athènes et meurt en 710 ou 725, suivant les textes. Il se rend en Provence où il vit en ermite nourri par le lait d'une biche apprivoisée. Un roi, ou fils de roi, chassant dans les environs de son ermitage découvre le repaire de saint Gilles et le blesse d'une flèche. Pour se faire pardonner, le royal personnage fonde un monastère bénédictin dont saint Gilles sera abbé et qui deviendra Saint-Gilles du Gard.

Ayant protégé une biche effrayée, saint Gilles est invoqué pour les peurs diverses et les problèmes de marche ou les boiteux, du fait de sa blessure.

*Statue, bois sculpté polychrome, XVII^e siècle
Le saint porte ici la robe bénédictine et les insignes de
l'abbé : la crosse et le livre saint. La biche apprivoisée se
dresse contre lui, comme quêteant une caresse.*

Saints protecteurs du corps humain Saint Onuphre

Pour certains ouvrages, Onuphre vit au IV^e siècle et pour d'autres au VI^e siècle. Tous sont cependant d'accord pour dire qu'il vient de Perse. Adulte, il se retire au désert, où il vit pendant une soixante d'années de la nourriture que lui amène un ange. Nu, son corps se couvre de poils. Il est ainsi représenté souvent barbu et vêtu d'un simple pagne. Son culte semble plutôt s'être développé en Seine-Maritime, et peu dans les autres départements limitrophes. Sa vie dans le désert, dans un climat susceptible de développer des maux d'articulations, explique peut-être qu'il soit honoré pour les rhumatismes et les douleurs articulaires.

*Statue, bois sculpté polychrome, XIX^e siècle
Saint Onuphre porte une tunique dont le bas semble déchiré et porte une ceinture de feuillages symbolisant la rusticité de sa vie au désert. Certaines représentations le montrent nu habillé d'un simple pagne de feuillages et le torse couvert d'une longue barbe.
Saint Onuphre a les attributs rappelant les maux qu'il soigne, deux béquilles et un bâton rappelant les rhumatisants qui ont du mal à marcher.*

Saints protecteurs du corps humain Sainte Clotilde

Sainte Clotilde, épouse de Clovis, roi des Francs, vit de 465 à 548. Pour assurer la paix, on l'a mariée à Clovis, qu'elle convertit au christianisme. Après la mort de son époux, elle se retire à Tours. Deux de ses fils, Clotaire et Childebart, se déchirent pour la succession de leur père et elle est contrainte de tuer deux de ses petits-fils, les fils de Clodomir, pour qu'ils échappent à leurs oncles. Après sa mort, elle est enterrée aux côtés de Clovis dans la basilique des Saints-Apôtres, qu'ils ont construite ensemble. Elle est vénérée pour la guérison des anémies d'enfants et le rachitisme, parce qu'elle avait réussi à convertir Clovis, ce qui aurait sauvé son deuxième enfant.

*Bannière, velours de soie et toile peinte, XIX^e siècle
Sainte Clotilde porte les insignes de la royauté : manteau doublé d'hermine, sceptre et couronne. Elle présente une église, celle qu'elle a bâtie avec Clovis, symbole aussi de sa foi chrétienne.
La reine est présentée avec en arrière-plan des collines, ou des falaises, et un fleuve. Faut-il voir là une allusion au site où fut édifiée l'église dont elle est à l'origine (aujourd'hui l'église Sainte-Geneviève à Paris). La colonne en arrière plan est éventuellement l'indication du début de la construction.
Dans la même église, un vitrail du XIX^e siècle montre sainte Clotilde. Une petite chapelle a été construite autour d'une fontaine miraculeuse qui se trouve à proximité du site.*



« La Charité de N.D. de Grâce, St Remi, Ste Clotilde, St Roch, St Gille, St Leu et St Hubert fondée à la Mie-Voie proche Rouen, l'an 1515... »
ADSM 1 FI (détail)
Ce tirage est vraisemblablement du début du XX^e siècle.
Les saints sont présentés comme les statues décorant un grand retable. Au centre, en partie supérieure figure la Vierge et l'ange de l'Annonciation surmontés d'une colombe.

Vitrail, dernier quart du XIX^e siècle
Sainte Clotilde est selon la tradition représentée, dans ce vitrail, avec saint Hilaire, patron de l'église. Il semblerait plutôt que le roi présent ici soit Clovis.
En effet saint Hilaire n'était pas du tout contemporain de Clotilde puisqu'il vécut au IV^e siècle et a été canonisé, or le personnage qui écoute Clotilde ne porte pas d'auréole.
Il semble qu'il faille plutôt voir dans cette scène Clotilde enseignant à Clovis les mystères du christianisme et de l'au-delà, le doigt pointé vers le ciel.



Statue, bois sculptée polychrome, XVII^e siècle
Sainte Clotilde est représentée avec une iconographie traditionnelle : manteau bleu, doublé d'hermine, couronne retenant son voile, église dans sa main droite.
Il manque la plus grande partie du sceptre qu'elle tient dans sa main droite.



Groupe, pierre sculptée polychrome, XVI^e siècle
 Saint Maur est représenté avec saint Placide qu'il sauve de la noyade. Ce dernier, beaucoup plus petit, est dans la position de l'orant, le visage levé vers saint Maur, qui tient d'une main le visage de saint Placide et de l'autre la crosse, insigne de son abbatiat.
 Ils portent tous deux la tonsure et la robe bénédictine.

Saints protecteurs du corps humain **Saint Maur**



Saint Maur est fils de patricien romain et vit au VI^e siècle. Il est disciple de saint Benoît, son guide spirituel, auquel il voue une grande obéissance. Il est par ailleurs à l'origine de l'introduction de la règle bénédictine en France. Il aurait été l'acteur d'événements extraordinaires, en particulier celui où il sauve le moine Placide, tombé dans un torrent, en marchant sur l'eau. Il est invoqué contre le rachitisme des enfants et leurs troubles de la marche, sans doute parce que sa vocation lui a été révélée alors qu'il était très jeune.

Statue, bois sculpté, XVII^e siècle
 Saint Maur porte la robe traditionnelle du bénédictin, avec les attributs d'un abbé : la crosse et le livre saint.



Les pratiques de vœux et de pèlerinages et les lieux de culte populaire en Seine-Maritime

Les pratiques de vœux et de pèlerinages LE PÈLERINAGE, TÉMOIN PRIVILÉGIÉ DU CULTE DES SAINTS

Le pèlerinage est un phénomène universel qui n'est propre à aucune religion et se retrouve dans toutes ou presque. C'est d'abord une marche vers un lieu sacré et une rencontre avec le sacré nécessitant le respect de calendriers et de rituels bien établis. C'est une quête vers les lieux saints, d'abord ceux où vécut le Christ (la Terre Sainte), ensuite ceux sanctifiés par la mission et souvent par les reliques d'un saint, dont le souvenir se perpétue par des miracles, des images. Le pèlerinage a évolué selon les époques : christique et eschatologique (vénération du Christ dans la crainte de la fin du monde et du Jugement dernier), pénitenciaire et indulgentaire (en tant qu'expiation et rachat d'une faute), il est devenu un recours propitiatoire ou thérapeutique (à travers le culte populaire des saints, « thérapeutes spécialisés »).

Le triomphe du culte des saints entraîne le foisonnement de sanctuaires pèlerins : outre les grands sanctuaires de pèlerinages démonstratifs, des pèlerinages locaux se développent au Moyen Âge, attirant encore des fidèles. Pèlerinage et culte des saints sont intimement liés et l'image traditionnelle des grands pèlerinages est infléchie par la prise de conscience d'une multitude de sanctuaires modestes, objets d'une fréquentation régulière et localisée, phénomène auquel la Normandie n'échappe pas.

La quête d'une autre puissance Les motivations essentielles

Quels saints sont invoqués ?

Parmi tous les saints invoqués en Normandie, apparaissent des figures locales (sainte Austreberte, saint Héliar), des saints importés de Bretagne (saint Maclou, saint Méen) ou du diocèse de Paris (sainte Clotilde, saint Denis), des saints prestigieux de l'église universelle (sainte

Anne, saint Jean-Baptiste), des martyrs (sainte Barbe, saint Sébastien), quelques saints originaires de la vie monastique (saint Fiacre, saint Maur)... La dévotion normande est parfois marquée par la présence de saints étranges au nom insolite, comme la sainte Paresse invoquée à Saint-Wandrille-Rançon, dans la chapelle dédiée à Notre Dame de Caillouville.

Invoqués localement ou appartenant à la tradition ancienne de l'église, les saints bénéficient d'une cote affective certaine. Mais on dit souvent que c'est saint Martin et sainte Marie qui se partagent la Normandie. Saint Martin bénéficie d'une très ancienne tradition culturelle dans notre région en tant qu'évangéliste des Gaules. Le culte de la sainte Vierge, largement répandu en Normandie, trouve un second élan au XIX^e siècle (sous le Second Empire) à la suite des révélations de Marie (apparition de la Vierge à Lourdes par exemple).

Les spécialités sanctorales

L'attachement du peuple aux saints n'est pas toujours dû à des connaissances exactes de leur vie mais à des légendes qui s'y rattachent et aux vertus qu'on leur prête...

Ces saints ont, pour la plupart, une ou plusieurs spécialités et sont souvent invoqués pour obtenir leur protection face à la maladie : parmi eux, on trouve des médecins, des protecteurs, des saints antipesteux ou des guérisseurs du corps.

Autrefois, la vie paysanne, en particulier, et la vie citadine, se structuraient autour d'un cadre hagiologique : les saints étaient partout, dans les institutions, dans les mœurs et les usages, à l'église et à la maison, à la ville et au village, dans l'atelier du maître, dans l'échoppe du marchand ou dans les champs. On leur attribuait le pouvoir d'intervenir directement dans les affaires des hommes, selon la spécialité reconnue à chacun, dans certaines circonstances et pour obtenir une aide bien particulière.



*Charité de saint Martin
avec ex-voto, pierre
sculptée polychrome
fin XV^e siècle.*

À quels saints se vouer ?

APOPLEXIE
Saint Wolfrang

ARTRITE - ARTHROSE
Saint Anne
Saint Joachim
Saint Sulpice

BRÛLURES
Saint Laurent

CLOUS - FURONCLES
Saint Eloi
Saint Cloud
Sainte Suzanne

DENTS
Sainte Apolline
Sainte Germaine
Sainte Suzanne

DIARRHÉES-COLIQUES
Sainte Christine
Saint Fiacre
Saint Gilles
Saint Hermès
Saint Loup
Saint Mamert
Saint Germain
Saint Prix
Saint Méen
Saint Martin
Saint Onuphre
Sainte Radegonde

ECZÉMA
Saint Herbland
Saint Julien
Saint Laurent
Saint Philibert
Sainte Philomène
Sainte Radegonde
Saint Thomas
Saint Wulfran
Sainte Anne
Saint Aubin
Saint Etienne

ENURÉSIE
Saint Onuphre

GALE
Saint Méen

GORGE - POUMONS
Saint Aubin
Saint Ursin
Saint Blaise
Saint Mamer
Saint Quentin
Saint Maur
Saint Fiacre

HÉMORROÏDES
Saint Fiacre

INFIRMES
Saint Firmin

NEURALGIES
Saint Evroult

ŒDÈME
Saint Euthrope

PARALYSIES
Saint Grégoire
Sainte Clotilde
Saint Ortaire
Saint Wolfrang

PHLÉBITE
Saint Julien
Saint Herbland

PLAIES
Saint Roch
Saint Wulfran

RACHITISME
Saint Samson
Saint Hermès
Saint Mamert
Saint Méen

REIN
Saint Sulpice

RHUMATISMES
Sainte Anne
Saint Gorgon
Saint Thomas
Saint Roch
Saint Quentin
Saint Onuphre
Saint Ortaire
Saint Joachim

SANG
Saint Marcou
Sainte Lucie
Sainte Luce

SCIATIQUE
Saint Loup

SURDITÉ
Saint Ouen

TEIGNE
Saint Aignan

YEUX
Sainte Anne
Saint Clair
Saint Eustache
Saint Loup
Saint Simon

*D'après Bernard Verwaerde.
À quels saints se vouer ? Le culte des saints
dans l'Eure. Editions Page de Garde,
Nov. 2001*

Sans perdre son caractère laudatif, le culte populaire rendu aux saints se présente sous un aspect utilitaire. Du berceau à la tombe, chaque étape a ses saints protecteurs.

Les maux les plus souvent retrouvés dans les spécialités sanctorales sont les maladies contagieuses et infectieuses ainsi que les maladies dermatologiques : à chacune d'entre elles, souvent considérées à une certaine époque hors du domaine et des pouvoirs du médecin, correspondent des « maux de saints ». Parmi ces maladies : la peste (à l'origine d'une mortalité considérable au XIV^e siècle avec la peste noire et au cours des siècles qui suivirent), la dysenterie et le choléra, dont la dernière épidémie en Normandie remonte à 1873. Elles sont à chaque fois prétexte à une nouvelle effervescence dans le culte des saints spécialistes : sont alors invoqués saint Adrien à Saint-Aignan-sur-Ry, par exemple, saint Roch à Aumale, ou encore saint Sébastien à Rocquemont, où après un abandon du culte plus ou moins long, de graves épidémies ont obligé les paroissiens à avoir à nouveau recours à l'intercession du saint.

Les populations invoquaient les saints, lorsqu'elles étaient tourmentées par diverses fièvres ou par des maux fréquents, comme saint Martin pour le carreau (troubles digestifs). Ces mêmes saints étaient aussi, dans des lieux précis, protecteurs de l'enfance : leur pouvoir guérisseur s'exerçait auprès des malades, des filles à marier, des enfants, veillant sur la fécondité des couples, les grossesses et l'accouchement, sur les maux de dents (sainte Apolline) et les difficultés à marcher des enfants (saint Léonard).

Leur pouvoir s'étendait même aux animaux

de la ferme, aux récoltes. Les saints étaient aussi invoqués pour préserver des incendies, des orages, du naufrage...

La diversité des spécialités accordées aux saints a évolué avec le progrès de l'hygiène et de la thérapeutique. Un saint change de spécialité selon les besoins du moment : ainsi sainte Honorine à Autretot (canton d'Yvetot) est aujourd'hui invoquée pour les « prisonniers de l'esprit » (maladies mentales ou dépressions nerveuses) alors que sa spécialité première est de guérir les maux d'estomac et de secourir les prisonniers (physiques).

La plupart des fidèles ignorent à peu près tout du saint qu'ils invoquent, de sa vie et de l'époque où il vécut. Un saint populaire semble détaché de son passé pour devenir l'intermédiaire privilégié entre Dieu et les hommes. On n'en a retenu que le nom et le pouvoir secourable. Mais généralement, c'est un épisode de sa vie, de son martyre qui vaut au saint cette compétence particulière. Ainsi sainte Apolline est devenue patronne des dentistes et protectrice des gens souffrant des dents quand ses bourreaux à Alexandrie, au III^e siècle, lui arrachèrent les dents avec des tenailles : selon la légende, elle demanda à Dieu, au moment de sa mort, de protéger des maux de dents les fidèles qui l'invoqueraient.

Certains saints, bien qu'ils aient aussi une spécialité, possèdent une réputation de généralistes comme la sainte Vierge : parmi eux, saint Blaise, saint Eustache. Pour certains d'entre eux, la spécialité varie d'une région à l'autre. Pour d'autres encore, leur compétence est due à une homonymie, un jeu de mots : ainsi saint Clair fait voir clair et



Châsse contenant la relique du Précieux Sang, abbaye de la Sainte Trinité à Fécamp.

soigne les maladies oculaires, saint Hildevert guérit des vers et maladies d'intestin, saint Léger donne le pied léger et permet aux petits enfants de marcher...

Lieux sacrés et objets de dévotion

La dévotion aux saints prend souvent l'aspect de pèlerinages

individuels ou collectifs, attachés à un lieu ou à un édifice cautionné par une présence sacrée ou par une légende. Il s'agit d'un lieu choisi pour la communication entre la puissance divine et les hommes. Ces lieux deviennent lieux de mémoire et se sacralisent grâce à la présence de reliques, d'images pieuses, et d'autres objets fixant la dévotion.

Le lieu sacré peut être de nature diverse : églises paroissiales, chapelles parfois éloignées dans des hameaux, dans une forêt, fontaine, arbre, pierre, croix de chemin. Plus insolite encore, il peut s'agir d'un élément architectural d'un édifice, comme le pilier dédié à la Vierge dans l'abbatiale de Fécamp, objet de la vénération des mères impatientes de voir marcher leurs bébés. Il arrive que certains édifices de culte (églises, chapelles) dédiés au saint patron de la paroisse voient affluer nombre de pèlerins venus invoquer un autre saint. Ainsi l'église paroissiale de Saint-Laurent-de-Brévedent (canton de Saint Romain de Colbosc) dédiée à saint Laurent, qui y est certes vénéré, est connue pour le pèlerinage rendu à saint Hildevert.

Parfois les édifices qui ont vu naître ces dévotions ont dû faire face à des éléments extérieurs et inattendus comme la guerre, les incendies ou encore la foudre (notamment pour les arbres vénérés). D'autres auraient pu tomber en désuétude, lorsque après la Révolution française, nombreux hameaux possédant une église paroissiale et une dévotion à un saint, ont été regroupés pour former une seule paroisse. Tout cela n'a pas empêché la dévotion populaire de perdurer et les pèlerins de continuer à fréquenter les lieux qui avaient toujours accueilli leur dévotion.

Quoi qu'il en soit, chacun de ces lieux fixe un pèlerinage par la présence des reliques du saint vénéré, par les images pieuses ou une légende qui s'y rapportent...

L'importance des reliques prend date surtout au Moyen Âge. L'idée qu'un saint est présent par l'intermédiaire de ses reliques est une idée courante à cette époque. Les reliques sont le saint lui-même : elles conservent donc toute la vertu qui caractérise le saint de son vivant. Cette croyance dans l'efficacité des reliques est la base même du culte qu'on leur rendait.

Toucher les reliques était le premier désir des pèlerins, on priait également devant le tombeau de ces saints, leur châsse ou encore l'autel qui contenait ses reliques. Une autre pratique consistait à se placer sous les reliques. Dans le procédé classique de l'imposition des mains, le saint plaçait ses mains au dessus du malade qui l'implorait : en se plaçant au dessous des reliques, le pèlerin recrée cette relation.

La plupart de ces pratiques ont eu cours en Normandie dans les sanctuaires de plus ou moins grande renommée. Ainsi dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le reliquaire de sainte Anne, à Morville fut appliqué à une femme très malade, qui fut aussitôt guérie. Le prêtre de la paroisse fit alors attester l'authenticité des reliques par l'autorité diocésaine et les pèlerins commencèrent à affluer.

Les pèlerins venaient aussi prier devant les tombeaux, même vides de toutes reliques. Ainsi, à Gravelle-Sainte-Honorine (canton du Havre), le tombeau supposé de sainte Honorine faisait l'objet d'un pèlerinage : un trou s'y voyait et les fidèles passaient leur tête à travers pour être guéris de la surdité. Même bouché sur l'ordre du prêtre, craignant tous débordements superstitieux, les pèlerins venaient y faire leurs dévotions.

Dans certains cas, ce n'étaient pas les pèle-

rins qui venaient toucher les reliques mais les reliques elles-mêmes que l'on transportait pour les mettre en contact avec les malades, proches ou éloignés. Dans toute la Normandie, les églises de campagne possédaient souvent un reliquaire. Mais dans des situations d'extrême gravité, notamment par temps de peste, les pèlerins affluaient devant les reliquaires des grands sanctuaires portés en procession, comme Sainte-Catherine-du-Mont à Rouen, Saint-Laurent à Eu, Saint-Hildevert à Gournay-en-Bray, etc.

Le pouvoir du saint n'existe pas seulement par l'intermédiaire des reliques mais simplement par celui de son image, de sa représentation : les pèlerins viennent prier aux pieds des statues, parfois des tableaux. Cette pratique semble la plus courante : dans les chapelles, auprès des fontaines, dans les arbres, dans la plupart de ces lieux visités par les pèlerins, une image du saint permet de fixer la dévotion. Les exemples sont trop nombreux pour pouvoir être tous cités ici, mais on compte parmi eux sainte Clotilde à Rolleville, saint Marcou à Yébleron, etc.

La présence de certaines reliques sont parfois expliquées par une légende, souvent confondante de réalisme. Il était habituel, au Moyen Âge, que des moines traversent le pays de toute part pour mener aux fidèles les reliques de saints : ce fut le cas de saint Hildevert. A la fin du X^e siècle, la châsse contenant son crâne est arrivée à Gournay pour être exposée à la piété populaire. Au moment de repartir, la légende veut que celle-ci se soit si considérablement alourdie qu'il était impossible de la soulever. On comprit que le saint avait choisi Gournay pour y demeurer. Si les reliques et les images du saint invoqué sont nécessaires pour

fixer la dévotion des peuples, il semble que les légendes soient d'une importance tout aussi réelle. Ainsi la légende de saint Léonard a stabilisé son culte en la paroisse de Bacqueville-en-Caux. Ces légendes ne sont pas toujours objectivement certifiées, mais elles restent un symbole fort de la croyance populaire.

La venue de personnages historiques dans quelques sanctuaires que ce soit offre parfois une notoriété nouvelle à ces lieux sacrés. Ainsi la reine Anne d'Autriche est venue en pèlerinage à Sahurs prier la Vierge pour avoir un enfant : la chapelle porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame du Vœu, suite à celui que la reine a fait, et en contre partie de quoi elle a promis d'offrir une statue de la Vierge en argent massif, du poids du bébé à sa naissance. Le vœu a été réalisé en 1636, date à laquelle le roi exempta le sanctuaire de charges militaires et d'autres impôts. La visite de ces rois et reines de l'histoire de France n'a peut être pas influencé la piété populaire, déjà présente en ces lieux sacrés, mais a probablement contribué à l'essor de ces sanctuaires.

L'acte pèlerin

Si le pèlerinage se vit dans un espace sacré et en un temps imposé par la liturgie ou la tradition, il se fait grâce à des pratiques rituelles, des attitudes et des gestuelles qui aident le pèlerin dans sa recherche du sacré (utilisation de chapelets, de rubans, d'ex-voto, mais aussi de prières, de cantiques...).

Le pèlerinage traditionnel peut se faire en procession, être formé par la réunion de fidèles qui se rendent dans une paroisse à

jour fixe. Parfois il consiste seulement dans la démarche de personnes qui vont isolément dans une église pour prier devant la statue d'un saint qu'on y vénère selon des rites précis.

En général, les pèlerinages qui se font processionnellement ont une origine commune: les pestes qui désolèrent la contrée normande aux XVI^e et XVII^e siècles et d'autres maladies contagieuses. Beaucoup de ces pèlerinages connaissent un regain de popularité au XIX^e siècle, lors des recrudescences du choléra. Les exemples sont nombreux. Et les chants de procession conservent des formules évoquant le fléau : ainsi les paroissiens de Bures et Bully, dans leur pèlerinage à Orival-sous-Bellencombre, répétaient après chaque invocation aux saints : « Kyrie eleison qui, pretioso sanguine tuo, nos redimisti fauce draconis ».

Des vœux sont formulés également lorsque le pays est en guerre, pour protéger localement telle ou telle ville, des invasions, des bombardements. En 1870, la présidente de l'Association des Mères chrétiennes de saint Vincent de Paul, propose de faire le vœu, si le Havre était épargné de l'invasion prussienne, d'élever une statue à la Vierge. Le Havre est alors la seule ville du département à être épargnée... et l'on érige la statue de la Vierge noire de Graville.

Ce phénomène est encore bien vivant au XX^e siècle. Ainsi le 8 septembre 1914, l'archevêque de Rouen, Monseigneur Fuzet formule un vœu : si la ville de Rouen est préservée de l'invasion allemande, toutes ses paroisses devront se rendre en pèlerinage à Bonsecours pendant vingt années consécutives. Le vœu a été exaucé et le « pèlerinage du vœu » a eu lieu tous les ans jusqu'en 1934.

Ces processions se font pour le plus grand nombre sous le vocable de la Sainte Vierge. Mais certains saints guérisseurs, spécialisés dans la guérison des maladies contagieuses, bénéficient aussi de la confiance des fidèles et se voient l'objet de pèlerinages processionnels : parmi eux, saint Adrien, au Becquet (hameau de Saint-Adrien-sur-Seine), au Bois-Hulin, à la Feuillie, à Morgny... ; saint Roch à Aumale, à Drosay... ; saint Sébastien à Blangy-sur-Bresle, à Pont-Audemer... ; ou encore saint Valentin à Jumièges.

Ces pèlerinages rendus aux saints comme à la Vierge peuvent revêtir plusieurs formes : aux processions nées d'un vœu s'ajoutent les pèlerinages collectifs ou isolés.

Le lundi de Pentecôte, les paroissiens de Robertot, Carville-Pot-de-Fer, Harcanville et Hautot-Saint-Sulpice quittaient leurs églises vers quatre heures du matin pour gagner la chapelle Saint-Mellon d'Héricourt-en-Caux. De même les habitants de Blangy-sur-Bresle allaient chaque premier lundi suivant le 11 juillet à la chapelle Saint-Antoine près de Neufchâtel... Si ces pèlerinages voient le rassemblement de nombreuses paroisses, les habitants même de la paroisse « d'accueil » participaient à ces dévotions.

Ces processions s'effectuent toutes plus ou moins sur le même schéma. Une procession permet de se rendre de l'abord d'un lieu sacré à l'intérieur du sanctuaire : d'un lieu saint à un autre lieu saint. C'est pourquoi la plupart des processions partent d'une église paroissiale où une messe est célébrée tôt dans la matinée. Les fidèles s'engagent dès lors sur la route de la paroisse où se trouve le lieu de pèlerinage, au chant de litanies et autres psaumes dédiés au saint invoqué ou à la Vierge. Sur place de nouvelles cérémonies religieuses ont lieu, accompagnées parfois de pratiques populaires qu'on retrouve dans la plupart des pèlerinages..., des messes et des rites cérémoniels comme la lecture d'évangiles : le prêtre pose son étole sur la tête du malade à guérir ou à protéger et



Lithographie du XIX^e siècle de N.-D. de Bonsecours. Détail de la lithographie montrant le pèlerinage à Notre Dame de Bonsecours.



La Fontaine Saint-Mellon à Héricourt-en-Caux a longtemps été le lieu d'un pèlerinage pour soigner les maladies infantiles. On y vient toujours chercher de l'eau.
(A. Joubert, 2006)

lit un passage de l'évangile du saint invoqué ou d'un autre ; si le malade est incapable de se déplacer, l'évangile est lu en sa faveur, sur la tête de celui qui vient à sa place. La route du retour est animée de nouveaux chants. Une messe dans la paroisse d'origine semble clôturer la journée. Parfois sur la route, les paroisses peuvent se rencontrer et se réunir pour

faire le trajet ensemble. D'autres fois, des horaires fixés par avance font que les pèlerins se croisent dans une même journée ou encore que les paroisses viennent faire leurs dévotions des jours différents.

À ces pèlerinages peut être rattachée la tradition de mettre le feu à une date donnée à un bûcher édifié selon un rite codifié : c'était le cas pour la Saint-Jean, le 21 juin, à Jumièges, dite aussi fête du Loup Vert ; pour la Saint-Clair, le 16 juillet, à la Haye-de-Routot dans l'Eure, à proximité de la forêt de Brotonne, où les participants se jettent, encore aujourd'hui, sur les brandons consumés ; à la saint Chiristophe à la Heuze (commune de Bellencombte, en forêt d'Eawy) ou à la saint Maurice à Saint-Maurice-d'Etelan. Ces feux traditionnels ont une vertu protectrice parfois associée à une vertu thérapeutique (ablutions à saint-Clair pour recouvrer la vue). D'anciens feux, qui sont tombés dans l'oubli, peuvent être cités, comme les feux de saint-Pierre et saint-Onuphre à Biville-la-Baignarde et au Mesnil-Durdent.

Certains de ces pèlerinages tombent en désuétude, parfois du fait même du curé qui n'apprécie pas toujours les superstitions intimement liées à certains cultes, ni les festivités organisées pour clôturer les dévotions. Dès la seconde moitié du XVII^e siècle et encore au XIX^e siècle, les interdits se multiplient sur diverses pratiques, comme les pèlerinages de nuit, l'association au pèlerinage de fêtes et de foires profanes : ces interdits sont nés de la crainte des autorités ecclésiastiques qu'il y ait quelques débordements chez les pèlerins, annulant les bienfaits du pèlerinage et accentuant une certaine insécurité. Néanmoins, d'autres pèlerinages demeurent très fréquentés, comme le pèlerinage en l'honneur de saint Marcou dans la paroisse de Yébleron : dans le dernier quart du XIX^e siècle, l'église paroissiale est reconstruite pour satisfaire le nombre croissant de pèlerins qui y affluent en mai.



Le bûcher du feu de saint Clair à La Haye de Routot (Eure). Dans cette commune qui touche la Seine-Maritime, tous les ans, le 16 juillet, un bûcher est construit et mis à feu pour permettre aux participants de récupérer des brandons qui protègent contre la foudre.
(M. Lesage, 2005)

Les pèlerinages individuels semblent encore fort nombreux, comme en témoigne la présence d'ex-voto et autres objets rituels (rubans...) déposés là par la piété de quelques fidèles. Ils sont accomplis isolément et suivant les besoins des pèlerins. Ces pratiques sont semblables à celles qui sont employées dans les pèlerinages collectifs, mais le cérémoniel est dès lors mis de côté.

L'ex-voto

Dans la pratique religieuse, l'homme offre aux saints ou à la Vierge, dans un geste de demande ou de remerciement un objet auquel il est attaché ou qui le symbolise : ce geste matérialise la prière qu'il adresse. Traditionnellement l'ex-voto est « l'accomplissement d'un don en échange d'une faveur sollicitée et obtenue, c'est un geste d'action de grâce. »¹ Mais il peut aussi être offert à l'avance par le demandeur, ou pour rappeler un événement, ou encore de manière spontanée, sans attente de faveur réciproque.

Cette pratique votive est très présente dans l'expression de la piété des gens de mer, depuis longtemps. Ainsi la chapelle de Barre-y-va à Caudebec-en-Caux a-t-elle été offerte au XIII^e siècle à la Vierge par des marins sauvés du mascaret sur les boucles de la Seine normande, non loin de l'endroit où ils ont édifié le petit oratoire. Aujourd'hui les deux chapelles (une seconde a en effet été érigée à la fin du Moyen Âge) existent toujours et on y voit encore de nombreux ex-voto et des plaques commémoratives datant des XIX^e et XX^e siècles. Au plafond sont accrochées des reproductions de navires, échoués ou sauvés du naufrage.

¹ Ex-voto marins du Ponant, offerts à Dieu et à ses saints par les gens de la mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique. Caen, Théâtre municipal, 1976, février-mars.



Tableau votif
de la chapelle de
Barre-y-va, peint par
Jean Gallay, maître de
quai à Caudebec-en-Caux,
l'an 1783.
(déposé au Musée de la Marine de
Seine à Caudebec en Caux)

Il en est de même à la chapelle de Notre-Dame du Salut à Fécamp et dans toutes les chapelles, lieux de pèlerinages des marins, qui longent la côte normande...

De nos jours, la reconnaissance des fidèles se traduit par des cierges, symboles de la vie et de la foi toujours vivante de celui ou ceux qui le déposent. C'est l'offrande que les paroissiens font en réponse à un vœu exprimé pendant une épidémie contagieuse. De nombreuses plaques commémoratives couvrent les murs autour des statues vénérées et des autels dédiés aux saints invoqués : elles témoignent encore aujourd'hui d'une vieille tradition de la recherche de la proximité des saints. La plupart porte un nom, une date, un lieu et le motif de la reconnaissance. On trouvait également des registres de demandes (dédiés à saint Expédit à Freneuse) ou des messages votifs laissés sur l'autel, comme à la chapelle Saint-Maur à Vatteville-la-Rue.

Des témoignages plus directs, cannes et béquilles, appareils d'orthopédie, lunettes sont laissés auprès du lieu de culte pour remercier le saint invoqué de la guérison, comme dans la chapelle Sainte-Clotilde

de Rolleville ou au pied de la statue de saint Gilles à Saint-Gilles-de-la-Neuville... Le pèlerin normand utilise d'autres ex-voto aux formes inhabituelles : les chapelets, symbolisant la prière constante, les épingles offer-tes soit en souvenir du mal qui pique et fait souffrir, soit par rapport à la demande faite au saint, le pain, etc.

Mais l'ex-voto le plus communément présent dans les sanctuaires reste le ruban : il représente l'attachement du fidèle au saint invoqué, et la continuité des prières. En général on lui fait toucher les reliques ou la statue vénérées et après l'avoir séparé en deux, un morceau est noué sur l'objet de la piété et l'autre est gardé par le pèlerin ou appliqué sur un endroit douloureux... Le pèlerin reste donc en contact avec le lieu sacré, même après le temps du pèlerinage.

Parfois des souvenirs de pèlerinage comme des médailles, des enseignes, de petits livrets imprimés (ce qui semble exister depuis le début du XVII^e siècle) sont vendus à proximité des sanctuaires et voire à l'intérieur des lieux de culte.

Cas particuliers : arbres, pierres et sources dédiés aux saints

Le pèlerinage singularise dans l'espace un lieu, cautionné par la légende, par une rencontre avec le saint ... Mais il existe aussi des lieux sacrés cosmiques, c'est à dire des lieux naturels comme des sources, des points d'eau nourriciers, des arbres, voire des puits, des grottes, des rochers. Lors de la christianisation, ces lieux ont été offerts à la mémoire d'un saint, permettant de remplacer avec douceur les cultes païens et de

s'inscrire dans une continuité spirituelle de croyances.

Les cultes populaires rendus aux arbres, fontaines et pierres ont une résonance ancestrale : on attribue à ces lieux naturels certaines vertus qui ne sont pas liées à une quelconque propriété thérapeutique. Dans un premier temps, l'Eglise a engagé une démarche pour que les nouveaux fidèles abandonnent leurs anciens cultes, teintés d'idolâtrie : le concile d'Arles en 443, puis le synode d'Auxerre, un siècle plus tard environ, lancent des attaques contre ces superstitions païennes. Cette politique de l'église explique, en partie, la destruction d'un grand nombre des objets qui rappelaient les anciens cultes aux fidèles.

Mais comme il était impossible de renverser tous les arbres, de boucher toutes les fontaines, le christianisme a mis à son profit, dans un second temps, ce qui avait résisté. Pour sanctifier ces pratiques païennes, on a établi des pèlerinages chrétiens en faisant appel à des évangélisateurs, devenus les siècles suivants des saints hommes.. Saint Mellon fit, par exemple, de la source de la Durdent un baptistère dans lequel il baptisa les nouveaux chrétiens de son temps. C'est ensuite que le lieu est devenu lieu de pèlerinage à la mémoire du saint qui y avait vécu. Tous ces lieux étaient dès lors cautionnés par l'image d'un saint ou par la présence plus ou moins attestée du saint de son vivant.

Cette forme de piété populaire se manifeste notamment en la croyance aux vertus curatives de ces eaux : la plupart des sources sacrées continuent de jouer un rôle important dans le légendaire et dans le rituel des pèlerinages aux saints guérisseurs. De nombreux pèlerinages se font à ces points

À Rolleville, la fête de Sainte-Clotilde, patronne de la paroisse (avec saint Hilaire) se célèbre le 3 juin.

« Jadis, la veille dans arrivaient par centaines, à pied, à cheval, à âne eux, on comptait un mendiants, estropiés, culs-de-jattes, manchots, étaient de toutes dimen- et de toutes formes : cabriolets, tilburys aux la peinture avait de- chariots à ber dont, sur cordes reliant les ridelles



Chapelle Sainte Clotilde avec nombreux ex-voto laissés par les pèlerins exaucés (A. Joubert, 2005)

l'après midi, des paysans de dix lieues à la ronde, ou en voiture. Parmi nombre considérable de gens couverts de plaies, boîteux. Les voitures sions, de toutes époques carrioles, charrettes, capotes éventrées et dont puis longtemps disparu, toute la longueur, des à la poutre ronde posée

sur les trains de devant et de derrière formaient le fond ou l'assise que l'on garnissait de paille. Les animaux et les véhicules (ceux-ci chargés de provisions pour les gens et de fourrage pour les bêtes) étaient laissés dans un champ, au haut de la côte, vers Angerville l'Orcher et Manéglise. L'ensemble formait un campement aussi original que pittoresque.

Les habitants de Rolleville se portaient à la rencontre des arrivants et les accueillait avec des cris, des chants et même au son des instruments de musique.

Je vois encore les pèlerins se presser dans la boutique de débitant de tabac, le père Viévard, et s'émerveiller devant la statue automatique de sainte Clotilde, dont le beau geste bénisseur était d'un assez bon rapport pour le propriétaire.

Nous aussi, d'ailleurs, nous admirions chez Viévard des images découpées, – cavalcades, processions, revues ou défilés –, fort bien présentées par le gendre du bonhomme, un habitant de Gentilly. C'était l'embryon de ces ombres épiques, données avec tant de succès au Chat Noir, sous la direction du bruyant Salis : la Marche à l'Etoile et l'Aigle, de Fragerolles, ou la gracieuse Phryné de Maurice Donnay.

Vers six heures du soir, les pèlerins se réunissaient à l'église ; chacun d'eux se faisait réciter une épître ou un évangile, payait d'une menue monnaie, puis mettait un modeste cierge à la statue vénérée de la sainte.

On se rendait ensuite processionnellement, entre deux haies de mendiants et d'infirmes, et en chantant des cantiques et des litanies, à la bénédiction de la fontaine miraculeuse. Les malades y buvaient, s'y plongeaient, lavaient leurs plaies. Puis, les pèlerins regagnaient leurs voitures pour y prendre leur repas et y passer la nuit. Par mauvais temps, ils dormaient dans les granges, avec ceux qui étaient venus à pied.

La nuit ne se passait pas toujours dans la pratique des vertus chrétiennes ; on se cherchait, on se rapprochait sans se bien connaître, et les hommes retenaient comme gage un objet quelconque qui, le jour venu était réclamé par sa propriétaire.

De grands omnibus venaient le lendemain matin, jour de la fête, du Havre, de Sainte-Adresse et de Bléville, remplis de voyageurs pèlerins. »

JOLY, Ambroise. *Mon vieux Rolleville*. Le Havre, Micaux, 1919

d'eau, sources, mares ou fontaines : de la fontaine Saint-Ribert à Anneville-sur-Scie à la fontaine Sainte-Clotilde, route d'Ourville à Grainville-la-Teinturière en passant par la mare Saint-Fiacre à Croixdalle et la source Saint-Siméon à Déville-lès-Rouen.

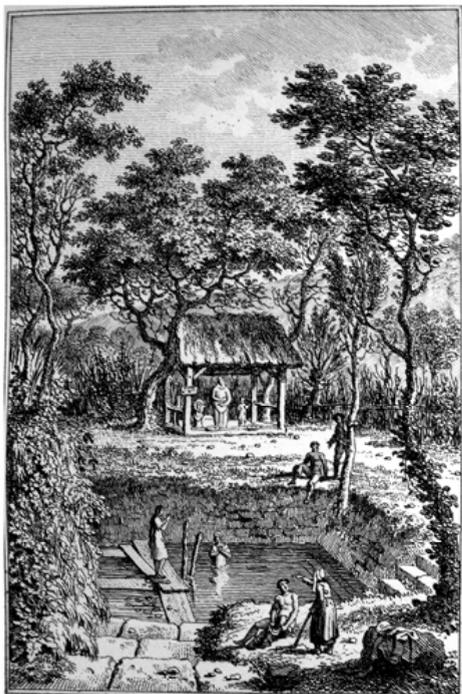
On constate d'ailleurs la récurrence des rituels et pratiques cérémoniels ou populaires. Ainsi trouve-t-on des ex-voto autour de ces sources : bouquets de fleurs, épingles, et autres objets témoignant d'une guérison particulière comme des béquilles...et qui rappellent ceux que l'on voit aux abords des chapelles, dans les églises et auprès des statues. D'ailleurs il n'est pas rare de voir des fontaines situées non loin de lieux religieux, dans le cimetière paroissial, au pied d'une église ou d'une chapelle. Il faut noter que

certains rites donnent au culte un aspect davantage chrétien, comme l'immersion de statue ou de reliquaire : l'immersion des statues permet de réactiver le pouvoir du saint, ainsi que le pouvoir de l'eau par la plongée du saint lui-même. Ainsi le 26 juillet, lors de la fête de Sainte-Anne à Nolléval, se rendait-on en procession à la fontaine de la sainte pour y plonger sa statue dans l'eau, au chant des litanies de la sainte. Quelque peu tombés en désuétude de nos jours, ces cultes voyaient affluer tout au long du XIX^e siècle et encore au début de XX^e siècle, les pèlerins pendant les mois de juin et de juillet. La plupart de ces cultes ont d'ailleurs lieu à la Pentecôte, une des deux fêtes baptismales de l'Eglise.

D'autres rituels avaient lieu auprès de ces sources, comme l'immersion des pèlerins, les ablutions, les libations ou encore l'ingestion de l'eau salitaire. L'immersion totale se pratiquait fréquemment autrefois : des gravures anciennes montrent les malades plongés dans la fontaine de Caillouville, à Saint-Wandrille-Rançon par exemple. Mais parfois l'immersion totale dans de l'eau froide n'était pas sans danger pour le malade, ce que déplorent certains historiens locaux du XIX^e siècle. Les ablutions, quant à elle, ont un sens symbolique de purification spirituelle : la maladie est une impureté, surtout quand elle affecte la peau. La plupart des pèlerinages aux saints dermatologues se font auprès d'une fontaine. Mais ici c'est la vertu du saint qui confère à l'eau son efficacité et non



La fontaine Saint Ribert et ses ex-voto à Anneville-sur-Scie. Des pèlerins s'y trempent encore actuellement pour guérir de maladies de peau. (A. Joubert, 2006)



La source miraculeuse de Notre Dame de Caillouville (ablution de pèlerins), d'après une gravure de Hyacinthe Langlois

des vertus physiques ou chimiques : si celles-ci sont reconnues, le pèlerinage à cette fontaine ne sera plus religieux mais médical, comme il est advenu pour celle dédiée à saint Eloi à Forges-les-Eaux...

On trempe la région malade du corps dans l'eau ou on l'en asperge. On prélève une certaine quantité d'eau pour continuer les lavages chez soi. On trempe dans l'eau des linges servant de compresses ou le linge de corps du malade. Ce n'est qu'en cas d'échec que l'on pense à l'immersion. Il était donc d'usage, par exemple, à Hermanville, à la fontaine Saint-Martin d'y purifier les linges portés par les malades. D'autres ingéraient cette eau purificatrice, plus particulièrement lorsqu'il s'agissait de troubles digestifs et de fièvres. Ce rite d'ingestion est parallèle à la pratique de

grattage des statues dans les églises : il s'agissait de gratter la statue du saint et de donner la poussière obtenue à l'enfant ou au malade dans sa nourriture.

Le XIX^e siècle voit s'élever des voix contre ces pratiques, regrettant le manque d'hygiène qui en découle : les pèlerins n'étaient pas préoccupés par la potabilité de l'eau, puisqu'ils admettaient de boire de l'eau dans laquelle des malades se baignaient ou faisaient tremper leur linge. Les prélèvements d'eau ont parfois dû être interdits, certains lieux très fréquentés étant passés d'une fontaine claire à une mare bourbeuse. A ce rite se greffe parfois celui de la libation, plus rare, que l'on retrouve en particulier aux Andelys. L'officiant plongeait dans la fontaine Sainte-Clotilde la statue et le reliquaire de la sainte et y versait plusieurs mesures de vin, l'eau étant ensuite distribuée aux pèlerins².

Auprès de ces sources sacrées se trouvent parfois d'autres éléments naturels qui font l'objet de pèlerinage comme une pierre ou un arbre, généralement dédiés au même saint. Lorsque cet objet de dévotion n'existe plus, et qu'aucune construction ne le remplace, il devient souvent un lieu dit, ancré dans la mentalité populaire.

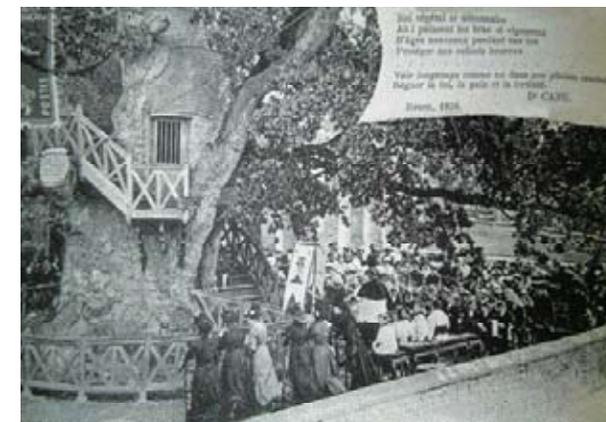
Aux arbres sont attribuées de manière plus systématique des vertus magiques, nullement liées à des vertus thérapeutiques. Ce culte est

clairement associé à celui des saints : l'image du saint qu'on y vénère est présente dans la plupart des cas, accrochée à l'arbre ou installée dans une niche. Des chapelles y sont parfois creusées : l'exemple le plus emblématique reste le chêne d'Al-louville-Bellefosse, dédié à Notre-Dame de la Paix.

Autour de ces lieux de pèlerinage, on voit souvent différents objets qui marquent la dévotion encore présente des populations. Il s'agit de mouchoirs, de morceaux de linge, des loques de vêtements accrochés aux branches des arbres et aux buissons. Ces étoffes ont touché le malade avant d'être placées à ces endroits : elles fixent le mal sur l'arbre et y restent en permanence. Il en est de même lorsque le pèlerin noue les branches de l'arbre vénéré ou des arbres proches d'une chapelle située dans les bois et qui reçoit la vénération des populations. Il est de coutume de dire que celui qui défait ces nœuds ou ces liens connaîtra toutes les souffrances des pèlerins qui les ont faits. Il en est ainsi près des ruines de la chapelle Saint-Thomas à Aizier (Eure), ou celle de Saint-Maur en forêt de Brotonne, près de Vatteville-la-rue. La tradition de nouer des branches d'arbres se perd aujourd'hui au profit de messages écrits déposés sur l'autel.

Ce culte des végétaux ne remonte pas toujours aux temps chrétiens et a parfois été oublié pendant une longue période. Le buisson Saint-Sauveur à Boos en est l'exemple parfait. Ce saint est en effet le patron de l'église paroissiale et y connaissait une grande vénération jusqu'à la Terreur, où la statue dut être cachée dans un buisson pour être préservée des destructions. Par la suite, elle fut ramenée dans l'église : mais dès lors le buisson devint l'objet d'une vénération spéciale. Léon de Vesly, qui a consacré à cette croyance un article au début du XX^e siècle, est convaincu que « la vénération dont jouit le buisson a une origine plus ancienne qui est aujourd'hui oubliée... »³.

Un culte est également rendu aux pierres, généralement des croix de chemin, ou les restes de ce que l'on croit être un tombeau. De nombreuses croix de chemin parsèment le paysage normand, et la plupart d'entre elles connaissent ou connaissent un culte qui transparait à travers des légendes hagiographiques. La plupart sont liées au culte des saints,



Pèlerinage à Notre Dame de la Paix (Fournée, Jean. Aspects historiques du culte et de l'iconographie de la Vierge en Normandie. Études normandes, 1988, n°4)

² Cela fait référence à la légende rapportée par d'anciens chroniqueurs, qui entoure cette fontaine : lors de la construction du monastère par la reine des Francs, celle-ci eut pitié des ouvriers accablés par la chaleur. Elle fit en sorte que l'eau de la fontaine voisine eut « la force et le goût du vin » : tout en ayant le goût du vin, l'eau de la fontaine conservait son apparence.

³ DE VESLY, Léon. Le buisson de Saint Sauveur à Boos. *Le Pays Normand*. 1901, juin, n°6.



Nœuds dans les branches des arbustes, près des ruines de la chapelle saint Maur à Vatteville-la-Rue
(A. Joubert, 2006)

comme la croix Sainte-Apoline à Ouville la Rivière, qui y est invoquée pour les maux de dents des enfants, celle de Saint-Léonard à Bacqueville-en-Caux et celle de Saint-Gilles à Saint-Gilles-de-la-Neuville, toutes deux invoquées pour favoriser la marche des enfants.

Mais parfois c'est surtout sur les pouvoirs attribués à ces pierres que le pèlerin se repose, qu'elles portent ou non le patronyme d'un saint. C'est le cas du mégalithe qui se situe à Ymare : la « tombe du druide » qui comporte une croix gravée sur la partie tabulaire, passe pour avoir été l'objet de pratiques superstitieuses visant à garantir que l'on reviendrait mourir au pays. Cette table de pierre posée sur deux autres pierres voyait des pèlerins s'y rendre pour être guéris des fièvres et des morsures de chiens enragés... La pierre du bonheur au hameau du Pollet à Dieppe était sollicitée par les jeunes filles, qui lui attribuaient le pouvoir d'accorder la prospérité, de délivrer de tout danger et de leur amener en temps convenable un bon mari.

Autour de ces pierres, on retrouve les mêmes ex-voto. Des rites de circumambulation y sont pratiqués comme autour des églises et chapelles... Mais plus spécifiquement, quand il s'agit de dolmen, les pèlerins devaient passer sous ces pierres comme on passe sous l'autel, sous la châsse pendant les processions. Il en était ainsi de la pierre dédiée à Saint Ethbin à Port-Mort (Eure) : existait au hameau du Châteauneuf un dolmen, dont on avait fait le tombeau du saint. Le véritable dolmen a du être remplacé vers 1870 par une pierre posée sur quatre supports, encore visible aujourd'hui. Après être passés sous les reliques exposées à la porte de l'église, le dimanche qui suit l'Ascension, les pèlerins se glissaient sous la pierre trois fois pour obtenir la guérison de leur rhumatismes et des maux de reins...

Conclusion

Malgré quelques préférences géographiques, les mêmes saints sont invoqués invariablement du Pays de Bray au Pays de Caux. Leurs spécialités changent d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre. Mais les



La tombe du druide à Ymare est probablement un ancien dolmen remonté et christianisé.
(A. Joubert, 2006)

La croix Saint-Léonard, à Bacqueville-en-Caux est toujours l'objet d'invocations pour aider les enfants tardifs à marcher.
(A. Joubert, 2006)



mêmes objets de dévotion fixent ces cultes, qu'il s'agissent de reliques, d'images miraculeuses, de fontaines, d'arbres, de pierres dédiés à un saint, ou de légendes.

De nos jours les saints guérisseurs n'ont plus le même crédit que jadis, mais la confiance existe toujours, en particulier pour la Sainte Vierge. Certaines coutumes locales disparaissent, on oublie les légendes et les vieux vocables sont délaissés, étouffés par l'engouement des sanctuaires célèbres : malgré cela, les pèlerinages locaux restent vivants avec pourtant une individualisation et un acte de foi qui tend de plus en plus au secret.

Tous ces rites sont pratiqués encore aujourd'hui, mais le symbolisme semble désormais inconscient dans la population... Même s'il récite des formules, boit l'eau de sources miraculeuses, appose un ex-voto, le pèlerin d'aujourd'hui sait que tous ces gestes sont vains sans une foi sincère.

Les pratiques de vœux et de pèlerinages LES ENSEIGNES DE PÈLERINAGE

Au Moyen Âge, le culte des saints était très vivant et il n'était pas désincarné. Les fidèles venaient se recueillir dans les églises qui conservaient les ossements des saints. Pour attirer les pèlerins, le clergé constituait des collections de reliques que les fidèles devaient se contenter souvent de voir de loin, sans pouvoir toujours les toucher. Mais ils souhaitaient rapporter de leur pèlerinage des souvenirs qui constituaient un succédané des reliques. Les premiers souvenirs étaient soit des fioles de terre cuite, de verre ou de plomb contenant de la terre prélevée à proximité du sanctuaire visité, soit un morceau de pierre du sanctuaire ou plus fréquemment du rocher sur lequel il était construit. Cette habitude de rapporter des pierres est illustrée par cette belle histoire du début du XI^e siècle : un pèlerin italien était devenu infirme après avoir emporté une petite pierre du Mont-Saint-Michel sans l'autorisation des moines ; il fut miraculeusement guéri après avoir avoué sa faute et pris la décision de restituer son larcin.

Les enseignes sont apparues au XII^e siècle ; elles ont été utilisées par les pèlerins jusqu'au XVI^e siècle. Elles ont été remplacées ensuite par les médailles, par les « drapelets », petits morceaux d'étoffe ou de papier à l'effigie du saint, ou, à partir du XVII^e siècle, par les livrets de pèlerinage.

Technique et symbolique de l'enseigne

Le mot enseigne vient du latin *insigne* qui signifie « marque » ou « preuve ». L'enseigne est sans doute issue du sceau qui authentifiait les actes d'une personne ; l'enseigne est un objet qui permettait d'identifier le pèlerin, de le différencier du simple vagabond. Elle était un signe ou une marque pour celui qui la portait.

Les enseignes sont de petits objets en métal, le plus souvent un alliage peu coûteux de plomb et d'étain ; leur taille varie entre deux et huit centimètres. Les pèlerins se les procuraient dans les boutiques situées

près des sanctuaires. Ils les fixaient comme une broche ou un insigne soit à leur chapeau, soit à leur cape ou pèlerine.

Les enseignes n'étaient pas des objets de grande valeur ; elles étaient exécutées en série avec des moules en pierre qui servaient de matrice. Le travail le plus délicat consistait à graver en creux ces moules dans lesquels on coulait ensuite le métal. L'opération de coulage du métal était sans doute effectuée près des sanctuaires, par des artisans moins qualifiés. Les moules pouvaient être utilisés très longtemps, peut-être pendant plusieurs générations, ce qui ne contribue pas à faciliter la datation précise de ces objets. On a mis au jour en 2001 au Mont-Saint-Michel, en faisant des travaux dans le village, un assez grand nombre de moules servant à couler ces objets ; comme on a retrouvé au même endroit des creusets en terre cuite, des déchets de coulage et des débris de fours, on peut affirmer qu'on a découvert un atelier qui a dû fonctionner aux XIV^e et XV^e siècles. Une ordonnance du roi Charles VI, promulguée en 1393, confirme la présence sur le rocher de ces artisans qui devaient aussi vendre leur production ; ce texte exempte en effet des droits d'aide « les povres gens demourans au Mont Saint-Michel, faisans et vendans enseignes de Monseigneur saint Michiel ».

Les enseignes représentent le saint que les fidèles venaient vénérer ; elles peuvent aussi figurer le sanctuaire, le reliquaire du saint ou



*Saint Laurent
Plomb de pèlerinage, XIV-XV^e siècle, retrouvé dans les
dragages de la Seine en 1875.
Musée des Antiquités - R95.87
Saint Laurent porte ici les attributs caractéristiques de son
pèlerinage : le livre et le gril. De plus, il est nimbé.*

un objet symbolique comme la coquille qui est devenue l'emblème des pèlerins de Compostelle mais aussi du Mont-Saint-Michel ; symbole de résurrection dans l'Antiquité, la coquille était pour les pèlerins médiévaux un symbole de pureté. Les enseignes avaient aussi une valeur prophylactique ; comme un talisman, elles servaient à protéger ceux qui les portaient contre les maladies ou les dangers de la route; elles prouvaient aussi que l'on avait accompli son pèlerinage.

Celles qui nous sont parvenues ont été retrouvées en grande quantité dans l'eau des rivières et des fleuves car le plomb se conserve mieux dans l'eau que dans la terre ou à l'air libre. On a notamment trouvé des enseignes en très grande quantité en faisant des dragages dans la Seine au XIX^e siècle à Paris et à Rouen. On suppose que les pèlerins jetaient à leur retour ces objets dans les fleuves pour des raisons votives. Mais ils s'efforçaient aussi de conserver précieusement les enseignes car elles leur rappelaient leur voyage et servaient ainsi de support à leur dévotion individuelle au saint ; ils souhaitaient d'ailleurs être ensevelis avec leur pèlerine sur laquelle étaient épinglées les enseignes qu'ils avaient rapportées de leurs pèlerinages.

Au moment de leur acquisition par les musées, des archéologues ont porté un jugement sévère sur ces objets de l'art populaire ; ainsi, Adolphe-Napoléon Didron a écrit dans ses Annales archéologiques en 1861 : « [...] on annonçait [...] qu'une collection de plombs trouvés dans la Seine [...] allait être placée au musée de l'Hôtel de Cluny. Ce serait un malheur pour tout le monde et une calamité pour tous ceux qui aiment les choses intéressantes, belles et authentiques.

Ces fausses laideurs, pour lesquelles on n'a pas l'air de plaindre l'argent, occuperaient à tout jamais une place qui n'est pas faite pour elles. La véritable place de ces objets, au contraire, est au fond de la Seine où ils étaient si bien ».

Ces objets sont certes modestes, mais ils sont très caractéristiques de la piété des pèlerins médiévaux. Ils sont un témoignage émouvant des grands pèlerinages mais aussi des petits pèlerinages locaux aujourd'hui oubliés. Le musée des Antiquités de la Seine-Maritime possède une centaine d'enseignes dont les plus nombreuses ont été trouvées à Rouen dans la Seine entre 1885 et 1895 lors de la construction du pont Boieldieu.

Saints représentés sur les enseignes de la collection du musée des Antiquités

Deux enseignes représentent sainte Austreberthe, abbesse du monastère de Pavilly dont les moniales lavaient le linge des moines de Jumièges. Sur l'une des deux, on peut déchiffrer : « AUSTREBER ». La sainte est accompagnée d'un loup car le linge était transporté par un âne qui fut un jour mangé par un loup ; Austreberthe condamna alors le loup à faire le travail du baudet. Pavilly a été un centre de pèlerinage et les personnes atteintes de rhumatismes venaient se baigner dans la source de la rivière Austreberthe pour être guéris.

Une autre enseigne est, semble-t-il, à l'effigie de sainte Barbe. Selon la légende, Barbe aurait été enfermée dans une tour par son père qui voulait éviter qu'elle ne se conver-



tisse au christianisme. Il l'aurait ensuite fait décapiter, mais il aurait été frappé par la foudre aussitôt après. Elle était la patronne des artilleurs et on l'invoquait contre la foudre et l'incendie. Son culte était très populaire en Normandie. Son plus ancien lieu de culte en France est sans doute le prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge [Calvados], fondé au XI^e siècle ; à proximité de Rouen, le monastère de Dieppedale lui était dédié depuis le XV^e siècle. Mais l'enseigne du musée des Antiquités n'a peut-être pas de rapport avec une dévotion locale puisqu'elle a été trouvée à Paris.

Deux enseignes figurent sainte Catherine d'Alexandrie dont le culte s'est implanté à Rouen au XI^e siècle. Sous l'abbatit d'Isambert (1033-1054), un moine du Mont-Sinaï, nommé Siméon, aurait donné des reliques de cette sainte légendaire au monastère de la Trinité du Mont qui a pris le nom de Sainte-Catherine et est devenu un centre de pèlerinage. Sur le chemin permettant de gravir la côte Sainte-Catherine, des mar-

*Saint Georges
Plomb de pèlerinage,
XV-XVI^e siècle,
retrouvé dans les dragages
de la Seine en 1875
(Musée des Antiquités
- R95.184)
Cette enseigne présente
l'iconographie tradition-
nelle du saint à laquelle
s'ajoute porté au bras
gauche un bouclier avec la
croix du Christ. Elle porte
au revers les traces d'un
système d'attache.*

chands vendaient aux pèlerins des enseignes à l'image de la sainte, faciles à identifier grâce à la roue et à l'épée de son martyr. Sur l'une des enseignes du musée, on peut lire : « S. KATELINE DU MONT DE ROUEN » et sur l'autre : « DU MONT DE ».

Une enseigne montre saint Christophe qui était, comme saint Jacques, le patron des pèlerins. Ce saint légendaire aidait les voyageurs à traverser une rivière dangereuse. Un jour, un enfant fit appel à ses services ; au cours de la traversée, celui-là devint de plus en plus lourd mais Christophe parvint à le déposer sur l'autre rive où l'enfant lui révéla qu'il était en réalité le Christ. Saint Christophe est toujours représenté pour cette raison avec l'enfant Jésus sur ses épaules. Il faisait partie de la liste des protecteurs des confréries du diocèse de Rouen ; comme sainte Barbe, on l'invoquait pour être préservé de la mort subite.

Une enseigne est dédiée à saint Eustache, patron des chasseurs. Il était très vénéré à Rouen où une chapelle des bas-côtés sud de la cathédrale lui est dédiée. L'enseigne conservée au musée ne montre pas la conversion du saint par un cerf portant un crucifix entre ses bois, mais l'épisode où Eustache traversant un fleuve voit sur une rive un loup se saisir de l'un de ses fils et sur l'autre rive un lion s'emparer de son autre garçon. Plusieurs enseignes sont à l'effigie de saint Georges qui personnifiait l'idéal chevaleresque. Ce saint légendaire aurait en effet délivré une ville d'un redoutable dragon en le combattant à cheval. L'une des enseignes porte l'inscription suivante : « St GORGE CHEVALIE ». L'abbaye de Boscherville, placée sous le patronage de ce saint, n'était pas un centre de pèlerinage. Selon toute

vraisemblance, ces plombs auraient été les insignes de la confrérie des arbalétriers de Rouen dont saint Georges était le patron ; le siège de cette confrérie était la collégiale du Saint-Sépulcre, dite collégiale Saint-Georges [place de la Pucelle].

On ne trouve qu'une enseigne de saint Laurent, patron des rôtisseurs. Il était réputé guérir les brûlures et les maladies de la peau car, selon la légende, il aurait été grillé. Il porte dans la main droite le gril, instrument de son martyr, et dans la main gauche un livre. Soixante-trois églises lui étaient dédiées en Normandie, dont une à Rouen qui abrite aujourd'hui le musée de ferronnerie ; Laurent faisait aussi partie des saints protecteurs choisis par les confréries du diocèse de Rouen.

Plusieurs enseignes représentent l'Archange terrassant le dragon car le Mont-Saint-Michel était un très grand centre de pèlerinage. Il y avait à Rouen plusieurs confréries dédiées à l'Archange et beaucoup de rouennais étaient allés en pèlerinage au Mont-Saint-Michel. Le caractère populaire de ce pèlerinage est souligné par un proverbe : « Les petits gueux vont au Mont-Saint-Michel, les grands à Saint-Jacques ». Quelques enseignes de l'Archange sont sans doute liées au prieuré Saint-Michel du Mont-Gargan que les moines de Saint-Ouen avaient construit au XI^e siècle sur la colline Sainte-Catherine, sans doute pour concurrencer le Mont-Saint-Michel.

Deux enseignes sont dédiées à la Vierge. Dans l'un et l'autre cas, la Vierge porte sur son bras gauche l'enfant Jésus ; elle est protégée à sa droite par l'Archange saint Michel qui terrasse le dragon. Il s'agit sans doute de représentations de Notre-Dame de Tombe-

laine. Les moines du Mont-Saint-Michel ont en effet fondé au XII^e siècle sur Tombelaine, rocher situé au nord du Mont, un prieuré dont l'église était dédiée à la Vierge ; cette église est devenue le centre d'un pèlerinage complémentaire de celui de l'Archange.

Il n'est pas surprenant de trouver à Rouen une enseigne représentant la Sainte Trinité car le monastère de Sainte-Catherine était placé sous le vocable de la Trinité-du-Mont ; une confrérie de la Sainte Trinité y était active en 1477.

Des enseignes provenant de Rouen mais conservées maintenant dans une collection privée en Suisse nous donnent l'image d'autres saints : saint Eloi, patron des orfèvres, des horlogers et de bien d'autres métiers, saint Gorgon, patron des tabellions ou notaires, et saint Dorothee, martyrisés ensemble à la fin du III^e siècle, saint Jean-Baptiste, sainte Marguerite et enfin saint Nicolas, patron des toiliers. Et cette liste est sans doute incomplète puisqu'elle est due au hasard des découvertes effectuées dans la Seine. Elle ne donne donc qu'une idée imparfaite de la piété populaire des Normands au Moyen Âge.

Saint Gorgon
Pâte de verre émaillé, XIX^e siècle
(Musée des Antiquités, Inv. 1650)

La vie de saint Gorgon ou Gourgon est peu documentée. Il est officier du palais de Dioclétien. Chrétien, il cherche à s'opposer aux persécutions. Arrêté, comme il ne renonce pas à sa foi, il est martyrisé : fouetté, suspendu à un cheval et, brûlé vivant, puis enfin étranglé.

Saint Gorgon est surtout honoré, compte tenu des divers supplices subits, contre les douleurs rhumatismales et les maladies nerveuses.

Le saint passait aussi pour guérir l'impuissance masculine, d'où cette représentation sans équivoque. Ces petites amulettes en verre étaient vendues aux pèlerins qui fréquentaient la chapelle du Genetay à Saint-Martin-de-Boscherville



Faites que Notre-Dame
 Denis me soit plus
 un petit diable, mais
 une créature du Seigneur
 AMEN christine

Alain Joubert
 Directeur du Musée des
 Traditions et Arts normands
 Château de Martainville.

Les pratiques de vœux et de pèlerinages LE CULTE DE SAINT MAUR À VATTEVILLE-LA RUE

Au plus profond de la forêt de Brotonne se niche une chapelle bâtie en 1880 à l'emplacement d'un prieuré sur le site d'un ancien ermitage.

Dédiée à saint Maur, bien qu'aucune statue du saint n'y soit plus présentée, elle passe pour l'un des lieux privilégiés, dans la contrée, de guérison des enfants tardifs à marcher et restés débiles.

Ainsi, peut-on lire, sous la plume de l'Abbé Maurice, dans son ouvrage « En forêt de Brotonne, résidences et chasses princières » publié en 1933 : « La chapelle Saint-Maur occupe certainement un lieu jadis objet d'un culte superstitieux. Elle n'a guère en tout cas détruit les abus, car le bon saint Maur assiste à de bizarres actes de foi. On y vient en pèlerinage pour la guérison des enfants noués, c'est à dire tardifs à marcher et restés débiles. Les mères font toucher à la statue des linges et, par un surcroît de précaution, elles s'empressent, au long du sentier et à l'entour de la pauvre chapelle, de nouer les branches des taillis, persuadées que si le nœud se défait, l'enfant aussi se dénouera. »

La tradition du nouage de branches est ancienne et relativement commune plusieurs autres exemples de nouages de branches étant observés à la chapelle de la Mère de Dieu en forêt de Jumièges et à la chapelle Saint-Thomas à Aizier. Mais une pratique beaucoup moins usuelle et que l'on ne retrouve pas dans ces deux autres lieux consiste à ce que ceux qui viennent invoquer saint Maur laissent sur l'autel des petits morceaux de papier sur lesquels ils inscrivent leur vœu.

Ayant eu la chance d'avoir pu relever de façon totalement aléatoire les vœux de 367 de ces billets entre 1983 et 1991, nous allons essayer d'en faire la synthèse et de voir si les invocations concernent bien le rachitisme des enfants ou, à défaut, quels sont les sujets de préférences des pèlerins.

Nous avons pour cela procédé à un dépouillement systématique et à un classement de ces billets. L'analyse statistique à laquelle nous nous sommes livrés sur ces vœux nous montre de façon évidente plusieurs choses inattendues.

ST MAUR
 FAITE QUE J'AI MON SAC
 AINSI QUE MON ADMISSION
 EN BTS, QUE DIEU VOUS PROTEGE
 ERIC

La première constatation c'est que les problèmes de santé ne constituent que 15% des sujets évoqués sur ces billets et la santé des très jeunes enfants ne constitue que 1% du total (soit six billets).

Parmi les six billets qui abordent ce problème trois évoquent l'éneurésie :

« Faites que Jean alors ne fasse plus pipi au lit » Salut

« Sainte Marie, fais que j'arrête de faire pipi au lit » Frank ; l'enfant qui a écrit ce billet n'est certainement plus dans la première enfance et donc il ne me semble pas entrer dans cette catégorie.

« Faites que ma petite Audrey n'ait plus peur et ne fasse plus pipi au lit » sa Mémé.

Un autre évoque la marche du bébé « que le bébé marche » M.C. Sans que l'on sache s'il est ou non en retard pour marcher.

Un cinquième billet signé Christiane, Philippe et les enfants s'adresse à saint Maur en ces termes : « Saint Maur accordez nous un peu de chance et faites en sorte que la santé de Julien s'améliore ».

Enfin le dernier est un peu laconique et annonce : « pour notre petit bébé ».

En réalité, sur ces six billets, un seul semble directement en rapport avec la vocation première de saint Maur qui consistait, d'après la tradition populaire, à dénouer les enfants noués.

C'est très peu (deux pour mille) et cela laisse penser que devant la régression des maladies infantiles le culte à saint Maur s'est orienté vers d'autres demandes.

De fait, quand on examine en détail l'ensemble des 367 billets recueillis, on s'aperçoit que les demandes dominantes sont celles qui concernent les besoins affectifs (33%) : bonheur, entente, réconciliation, amour, séparation, visites, mariage, divorce, maternité, dispute, violence, amitié, paix... suivies d'assez près par celles qui concernent les besoins matériels (25%) : réussite scolaire ou extra scolaire, concours et examens, gains aux jeux, obtention du permis de conduire, acquisition de biens, bon fonctionnement, chance, obtention de rendez vous... et les besoins professionnels (16%) : bon travail, promotions... Les besoins spirituels (protection, foi assistance, envoûtement...) n'apparaissent que pour



La chapelle Saint Maur se situe dans une clairière de la forêt de Brotonne qui n'est accessible qu'à pied. (A. Joubert, 2006)

Je désire avoir
 un enfant avec
 Sylvain. Le plus
 tôt possible
 Faites que cela
 se réalise
 christine

Saint-Maur faites que je devienne
 spécialiste
 YD

ST MAUR le 17 mai 88
 faites que je puisse
 gagner une grosse
 somme d'argent aux lotos
 merci.

faites que le
 pied à pierre
 guérisse qu'il ne
 souffre plus
 merci.



L'autel de la chapelle Saint-Maur sur lequel sont déposés les petits mots de demandes offre la particularité de ne comporter aucune statue de saint Maur.
 (A.Joubert, 2006)

7% dans le total des demandes et les besoins divers (météo, régimes, plaisanteries, politiques, demandes fantaisistes...) n'intervenant que pour 4 % dans l'ensemble.

Ceci semble signifier qu'il y a eu un déplacement du rôle de saint Maur traditionnellement prié pour les enfants noués vers de nouveaux besoins affectifs ou matériels.

Si l'on examine attentivement l'échantillon de billets étudiés, on se rend compte que saint Maur est devenu un saint que l'on vénère principalement pour maintenir ou retendre des liens affectifs, mais aussi pour obtenir des résultats aux examens scolaires ou même au permis de conduire.

La suite de l'analyse des 367 réponses nous permet de dire que Saint Maur est vénéré d'abord pour les besoins du demandeur (54 %) et pour ceux de famille (36%), les 11% restant étant pour des amis.

Ce sont les femmes qui à 69% invoquent saint Maur mais on se rend compte que dans un certain nombre de cas (7% des cas), Dieu, la Vierge, Joseph et Jésus sont aussi invoqués comme relais aux côtés ou non de saint Maur.

JE DEMANDE SVT
 LA GUERISON
 DE MON MARI

S. V. P. le 14/11/88
 faites que
 Christine trouve
 un mari
 St Maur Mère ma mère
 merci

ST MAUR
 ACCÉLÉREZ
 UN PEU DE VOS
 ET FAITES EN SORTIR CES LA
 SAINTE DE JULIEN S'AMÉLIORER
 Christine, Philippe,
 Les enfants.



Une pratique apparue récemment consiste à accrocher des loques aux branches comme on le fait avec les rubans sur les statues. (A.Joubert, 2006)

On peut également, à partir du niveau scolaire évoqué et des besoins affichés, en conclure que les demandes à saint Maur émanent au moins à 13% de jeunes d'âge scolaire.

Pour conclure, nous pensons qu'il y a eu dans les 30 dernières années, avec le développement rapide de la médecine infantile et la généralisation de la protection sociale, un déplacement des pratiques des parents qui ne confient plus à saint Maur le soin de résoudre les problèmes concernant le développement de leurs enfants mais qui préfèrent consulter les pédiatres. Ceci traduit, nous semble-t-il, aussi, la régression parallèle des pratiques de médecine populaire, du moins pour les enfants.

En revanche saint Maur a été «récupéré» comme un Saint assez polyvalent. Il est particulièrement invoqué pour la réussite aux

examens et le passage dans la classe supérieure ou pour la vie professionnelle ainsi que pour la réussite matérielle et en particulier pour gagner aux divers jeux de hasard et pour les besoins affectifs d'une « clientèle » marquée par sa jeunesse et par sa féminisation.

En d'autres termes les jeunes femmes en beaucoup plus grand nombre que les hommes invoquent saint Maur souvent pour des problèmes affectifs alors que les jeunes gens le vénèrent pour obtenir des avantages matériels.

Les pratiques de dépôts de vœux écrits sur des petits papier existant encore actuellement à la chapelle Saint-Maur de Vatteville-la-Rue, en forêt de Brotonne, il serait intéressant de voir quinze ans après comme le culte de saint Maur a évolué et vers quoi il s'oriente aujourd'hui.

Les résultats du dépouillement de 367 billets de la chapelle Saint-Maur écrits entre 1983 et 1991

À qui est destiné le vœu ?

À la personne qui le fait	220	54 %
À la famille de la personne qui le fait	146	36 %
À autrui	43	11 %
	409 (1)	101 %

Il peut y avoir plusieurs destinataires du vœu

Quels sont les principaux thèmes abordés

L'affectif	171	33 %
Le matériel	129	25 %
Le travail	85	16 %
La santé	76	15 %
Le spirituel	37	7 %
Divers	21	4 %
	519 (2)	100 %

Chaque billet peut compter plusieurs thèmes

Qui dépose les vœux

Les femmes	162	69 %
Les hommes	73	31 %
	235	100 %

Les autres invocations

La vierge	17
Le seigneur	7
Saint Maur et saint Joseph	1
Jésus	1
Les saints	1
	27

Dates des vœux

1983	5	2 %
1984	8	2 %
1985	11	3 %
1986	6	2 %
1987	9	2 %
1988	15	4 %
1989	7	2 %
1990	4	1 %
1991	3	1 %
2001 (date de traitement des données par défaut)	299	81 %
	367	100 %

Diplômes et études

Bac	9	Ecole	3
BEP	5	1 ^e	2
BEPC	6	Examens, concours	3
CAP/BP	4	Réussite scolaire	24
2 ^{nde}	1	Bon travail	3
3 ^e	1	Permis de conduire	2
4 ^e	6	Divers	1
5 ^e	5		86
6 ^e	3		
CM1	4		
CE2	4		

Les pratiques de vœux et de pèlerinages UN EXEMPLE DE DÉVOTION POPULAIRE CONTEMPORAINE, LE CULTE DE SAINT EXPÉDIT À FRENEUSE.

Situé à une quinzaine de kilomètres de Rouen le village de Freneuse s'allonge le long de la Seine entre Saint-Aubin-Les-Elbeuf et Igoville. Dans son église paroissiale qui remonte au XVI^e siècle, contre la chapelle baptismale se trouve placée une statue objet d'une dévotion particulière, celle de saint Expédit.

Un officier romain

D'après les hagiographes, Expeditus était un officier romain converti au catholicisme et martyrisé en 303 en Asie Mineure. Malgré cette ancienneté son culte comme patron des causes pressées est tardif et ne paraît pas être antérieur au XIX^e siècle. Dès cette époque les théologiens divergent d'ailleurs profondément quant à l'existence même du saint : si le père Bérengier en fait un soldat du Christ et de la foi en 1896, les Bollandistes en ont une vision beaucoup plus critique, suivant en cela le père Cahier qui, dès 1867, doutait de son existence, y voyant plutôt un calembour¹ : pour résoudre les causes pressées il fallait faire appel à un sain « expéditif ». La liaison entre le nom même du saint et l'urgence des causes à défendre explique sans doute son succès populaire. Le saint est généralement représenté en officier romain, une croix dans la main droite, celle-ci marquée du mot latin hodie (aujourd'hui), le saint écrasant du pied un corbeau marqué du mot latin cras (demain). C'est donc bien la résolution du vœu dans l'urgence, (« aujourd'hui » et non « demain ») qui apparaît sur sa représentation même. L'autorité religieuse tenta de freiner le phénomène : en 1905 le pape Pie XI décide de supprimer le saint de la liste du martyrologue et ordonne le retrait de toutes ses images et statues.

Mais la dévotion à saint Expédit était sans doute déjà profondément ancrée dans la pratique populaire² car l'ordre pontifical ne fut suivi d'aucun effet. De nos jours le saint est honoré et sollicité un peu partout en France et Outre-Mer. Son culte est ainsi particulièrement ré-

pandu dans l'île de la Réunion³, essentiellement sous forme d'oratoires disséminés dans l'île⁴. On le trouve également honoré dans le nord de notre pays et en Normandie, en la cathédrale de Lisieux (Calvados)⁵, en l'église d'Houpeville (Seine-Maritime)... et à Freneuse.

Rubans et cahier

À Freneuse comme ailleurs la dévotion à saint Expédit est récente, elle a sans doute supplanté l'ancien pèlerinage à saint Vincent dont parlent encore les abbés Bunel et Tougard en 1879⁶. Elle revêt deux formes différentes, orale (ou intérieure), et écrite. La forme orale ne laisse par définition pas de trace, si ce n'est le texte de la Prière à Saint Expédit affichée sous la statue et que le fidèle doit lire ou réciter avant de faire son vœu. La statue elle-même nous paraît être en plâtre, de type « saint sulpicien », avec les éléments décrits plus haut. La forme écrite comporte plusieurs supports : le plus ancien est peut-être la statue même du saint et son socle sur lesquels se lisent encore nombre de vœux, certains datés d'avant 1950.

Le plus original est le ruban de tissu (parfois de papier) sur lequel le visiteur a inscrit son vœu et qu'il accroche ensuite à la grille de fermeture de la chapelle baptismale. Il peut être accompagné d'autres menus objets comme un chapelet, un bracelet, une photographie, un mouchoir, un morceau de vêtement, parfois un simple morceau de papier plié. Nous avons pu dénombrer plus de 300 rubans formant une cascade multicolore cachant pratiquement toute la grille de clôture de la chapelle.

La dernière forme est celle que nous avons pu étudier de façon plus précise, un cahier, placé sur le dessus d'un meuble situé à quelques mètres de la statue du saint reste en permanence à la disposition des fidèles. Ceux-ci peuvent y rédiger le ou les vœux qu'ils désirent soumettre au saint.



La statue de saint Expédit et la grille de clôture de la chapelle baptismale avec ses flots de rubans. Une quarantaine d'ex-voto de marbre (l'un daté de 1934) ont été scellés près de la statue. (Lionel Dumarche)

Travail Famille et Santé

Nous avons dépouillé quatre cahiers de vœux, situés entre février 2001 et octobre 2003⁷ soit une période de 32 mois représentant 2281 vœux⁸, les écrits des fidèles allant de quelques mots à plusieurs pages, certains revenant solliciter le saint à intervalle régulier. Dans la très grande majorité des cas le recours au saint est une initiative individuelle et essentiellement féminine⁹. Ajoutons que si le vœu reste personnel, il peut concerner sa propre personne aussi bien qu'un tiers. Les vœux ont été classés en cinq grandes catégories, reproduisant ou tentant de reproduire les préoccupations des fidèles :

- Aide générale, non précisée ; cas de plus de trois vœux différents ; pour trois vœux ou moins ceux-ci ont été classés dans chaque catégorie.
- Famille au sens large, vie de couple, vie personnelle affective.
- Vie professionnelle.
- Vie matérielle non professionnelle : argent, transactions ; « épisodes de passage » (examens scolaires ou universitaires, permis de conduire...)
- Santé.

Catégories de vœux	Chiffres	% arrondis
Aide non précisée	452	20 %
Famille et affectif	669	30 %
Vie professionnelle	221	9 %
Vie matérielle	578	25 %
Santé	361	16 %
Total	2281	100 %

Au delà de ce qui est aisément discutable dans cette classification, il est vrai très sommaire, (où faut-il placer un problème de rapport humain avec ses collègues de travail ?) nous remarquons que le plan familial et affectif occupe le tiers des vœux, à peu près autant que l'aspect matériel (vie professionnelle ajouté à vie matérielle). D'une façon quelque peu surprenante la santé n'occupe que 16% du total des vœux (361) se décomposant ainsi :

- Demande de guérison non précisée : 91 vœux soit 25%
- Aide pour maladie ou élément médical précisé : 222 vœux soit 62%
- Aide pour une grossesse (désirée ou en cours) : 48 vœux soit 13%.

Si un quart des demandes restent imprécises (souvent formulées en « aidez moi à guérir »), presque les deux tiers (62%) se rapportent à un élément de santé nommément cité et en premier lieu la maladie, parfois la sclérose en plaque mais le plus souvent le cancer¹⁰, sous une forme simple, sinon brutale « Aidez-moi à guérir mon cancer... » Dans le cas d'une maladie de type mental le vœu est le plus souvent émis en faveur d'un tiers : « faites que ma fille guérisse de son anorexie » ou « aidez ma mère à sortir de sa dépression »¹¹. Nombre de demandes concernent non plus la maladie, mais ses symptômes ou ses effets (mal de dos, problèmes articulaires, maux de tête) ... mais aussi les traitements que le malade subit ou devra subir : « aidez-moi à supporter ma chimiothérapie » ou « faites que ma rééducation fasse moins mal » reviennent souvent dans les cahiers.

En fait la demande concerne moins directement la guérison, laissée aux soins du corps médical. Plus que « guérissez-moi », la formule habituelle de demande serait « aidez-moi à guérir »¹². Le fidèle recherche plutôt un soutien permettant d'affronter les effets de la maladie, les suites d'une opération, d'un traitement ou l'anxiété d'une attente de diagnostic.

Certes le recours plus traditionnel au saint guérisseur existe encore : « faites que mon bébé fasse ses dents », « faites que mes boutons disparaissent » se lisent encore parfois dans les cahiers. Nous y rattacherons les vœux liés à l'état de grossesse (13% des demandes se rapportant à la santé), état de grossesse réel... ou souhaité, parfois de façon poétique « ...qu'un enfant vienne illuminer notre foyer ». Il est clair que nous touchons là au rôle traditionnel du saint comme intercesseur auprès de Dieu créateur de vie. Dans tous les cas la prière se fait discrète, se réduisant le plus souvent à une courte phrase. Cependant si la description des maux est peu développée, la souffrance transparaît souvent : « Saint Expédit, calmez mes douleurs... » est ainsi adressé au saint au détour d'une page, d'une écriture tremblée, laissée par une personne sans doute âgée pour laquelle écrire constitua une véritable épreuve. Parfois amusante, comme le vœu de cette petite fille désirant « avoir les cheveux longs jusqu'aux fesses », la lecture des cahiers de saint-Expédit est le plus souvent touchante, souvent poignante dans le cas d'enfants gravement malades. S'y révèlent des situations de profonde détresse physique ou morale pouvant entraîner le fidèle dans l'irrationnel ou tout au moins le contradictoire : la personne demandant au saint « aidez-moi à

réussir mon divorce » ou « faites que j'obtienne la garde de mes enfants » ne se rend pas compte que sa demande est incompatible avec la position de l'église catholique sur le mariage.

Dans tous les cas le fidèle rédige le vœu sur place, sous les yeux des personnes présentes et ne ferme jamais le cahier. Celui-ci reste ouvert, sans souci d'être lu...ou pour pouvoir être lu. Car si les cahiers de saint Expédit portent un appel à Dieu, ils portent également un appel aux autres.

¹ R.P. Bérengier « Saint Expédit, martyr en Arménie et patron des causes urgentes », dans la revue *Mission Catholique*, 13 mars 1896 p. 118 et suivantes.

² Un « manuel d'invocations » au saint est ainsi toujours disponible aujourd'hui : Adams (Angel) *Par le Pouvoir de saint Expédit*, Paris, éditions Bussières.

³ Voir les travaux du psychologue et anthropologue Philippe Reignier : *Saint Expédit à La Réunion : approche géo-ethnographique*, 2001. *Un objet parmi d'autres, Saint Expédit créolisé*, 2001. *Expédit : un saint au maniement délicat*, 2000. *Saint Expédit, une surnature pour le recours*, 1997. Cette série de conférence est éditée sur le site interne des Amis de l'Université de la Réunion : amis.univ-reunion.fr

⁴ Philippe Reignier en a recensé 337 en 1997.

⁵ Gancel (Hippolyte) *Les Saints qui guérissent en Normandie*, ed. Ouest-France, Tours, 1998. p. 63-64.

⁶ Bunel (Abbé), Tougard (Abbé), *Géographie du Département de la Seine-Inférieure, arrondissement de Rouen*, 1879, p. 336-338, notice Freneuse.

⁷ Dépouillement non nominal, très peu de noms de familles sont d'ailleurs mentionnés, les fidèles qui signent le font la plupart du temps de leur prénom. Nous tenons ici à remercier M. l'abbé Philippe Maheut, curé de la paroisse de Cléon dont dépend l'église de Freneuse, de nous avoir accordé la permission de travailler sur ces cahiers.

⁸ Ont été pris en compte les vœux à saint Expédit, laissant de côté les vœux à sainte Rita ou saint Antoine de Padoue. Ajoutons que les cahiers contiennent également des remerciements, pour environ 10% du total des textes laissés par les fidèles.

⁹ Le vœu est féminin dans 85% des cas. Résultat obtenu par le dépouillement d'un peu moins de 500 vœux sur 2003, plus un sondage sur 2001-2002, donnant à peu près la moitié des sexes identifiables par la signature ou le texte lui-même.

¹⁰ Très peu d'autres maladies sont citées.

¹¹ Sont intégrées dans cette catégorie les quelques références (moins d'une dizaine) aux problèmes de drogue, d'alcool ou de tabac.

¹² Sur les trois années dépouillées nous n'avons trouvé qu'un seul vœu explicite demandant au saint d'aider à mourir.

Les pratiques de vœux et de pèlerinages À LA RECHERCHE DES LIEUX DE CULTE POPULAIRES EN SEINE-MARITIME Chapelles, sources, mares, arbres, pierres dédiées aux saints, lieux de culte naturels

Quand on parcourt la Seine-Maritime sans avoir la préoccupation de chercher les traces de culte populaire, on peut tout à fait passer à côté sans les voir, tant la discrétion des lieux et des gens qui les fréquentent est totale. Une statue dans une église, une chapelle, une source, un arbre, un calvaire, une pierre sont les jalons de ce pèlerinage à travers le temps. Presque chaque canton comporte au moins un de ces lieux. Dans l'arrière-pays dieppois, on peut même compter jusqu'à cinq ou six lieux de vénération populaire.

Cette concentration, à propos des saints antipesteux, ne serait-elle pas due à des épidémies plus fréquentes que dans le reste du département ou encore ne serait-ce pas la compétition avec le culte protestant, particulièrement vive dans cette zone, qui aurait renforcé les pratiques catholiques de dévotion aux saints ? Quoiqu'il en soit et quelle que soit l'attitude du clergé à l'égard de ces pratiques, on ne peut pas nier qu'elles existent toujours et qu'elles perpétuent des formes de paganisme qui viennent du fond des âges.

Toutefois, actuellement on pourrait les classer en plusieurs catégories : les cultes, les dévotions aux saints, et les vénération à caractère nettement moins courants : pratiques d'immersion dans des sources, souvent christianisées, dans des mares baigneresses, dévotions à des arbres ou à des pierres mégalithiques avec des pratiques rituelles consistant à réciter des prières et à exécuter un certain nombre de gestes indispensables à la guérison implorée.

Séverine Fontaine nous a fait comprendre que le clergé du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle s'accommodait de ces pratiques et les intégrait dans la religion catholique pour conserver ses paroissiens.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Aurélien Nguyen
 Étudiante en Master de gestion
 et aménagement du patrimoine
 naturel et culturel
 à l'Université de Rouen

Les pratiques de vœux et de pèlerinages CARTOGRAPHIE DES LIEUX ACTUELS DE VÉNÉRATION POPULAIRE

Cette carte non exhaustive est la résultante des travaux de deux auteurs qui nous ont précédé dans l'étude du sujet : le Docteur Jean Fournée et Hippolyte Gancel.

La cartographie des lieux de culte populaires en Seine-Maritime ne fait pas apparaître de phénomènes évidents sauf peut-être la concentration autour de Dieppe dont nous avons déjà parlé et une distribution assez large sur l'ensemble du territoire départemental. Toutefois, l'état actuel de la religion populaire, même si elle perdure en ville et surtout en campagne, n'est pas comparable à ce qu'elle a pu être il y a un siècle.

À cette époque, et sans doute à cause des conditions de circulation, chaque canton, voire chaque commune, avait son culte populaire, ce qui n'excluait pas toutefois, la présence de quelques grands sanctuaires qui drainaient des pèlerins de beaucoup plus loin : Le Mont-Saint-Michel, Notre-Dame-de-Bonsecours, le Précieux Sang de Fécamp, Sainte-Thérèse de Lisieux.

En conséquence, la cartographie actuelle est sans doute assez éloignée de ce qu'elle a été au XIX^e siècle.

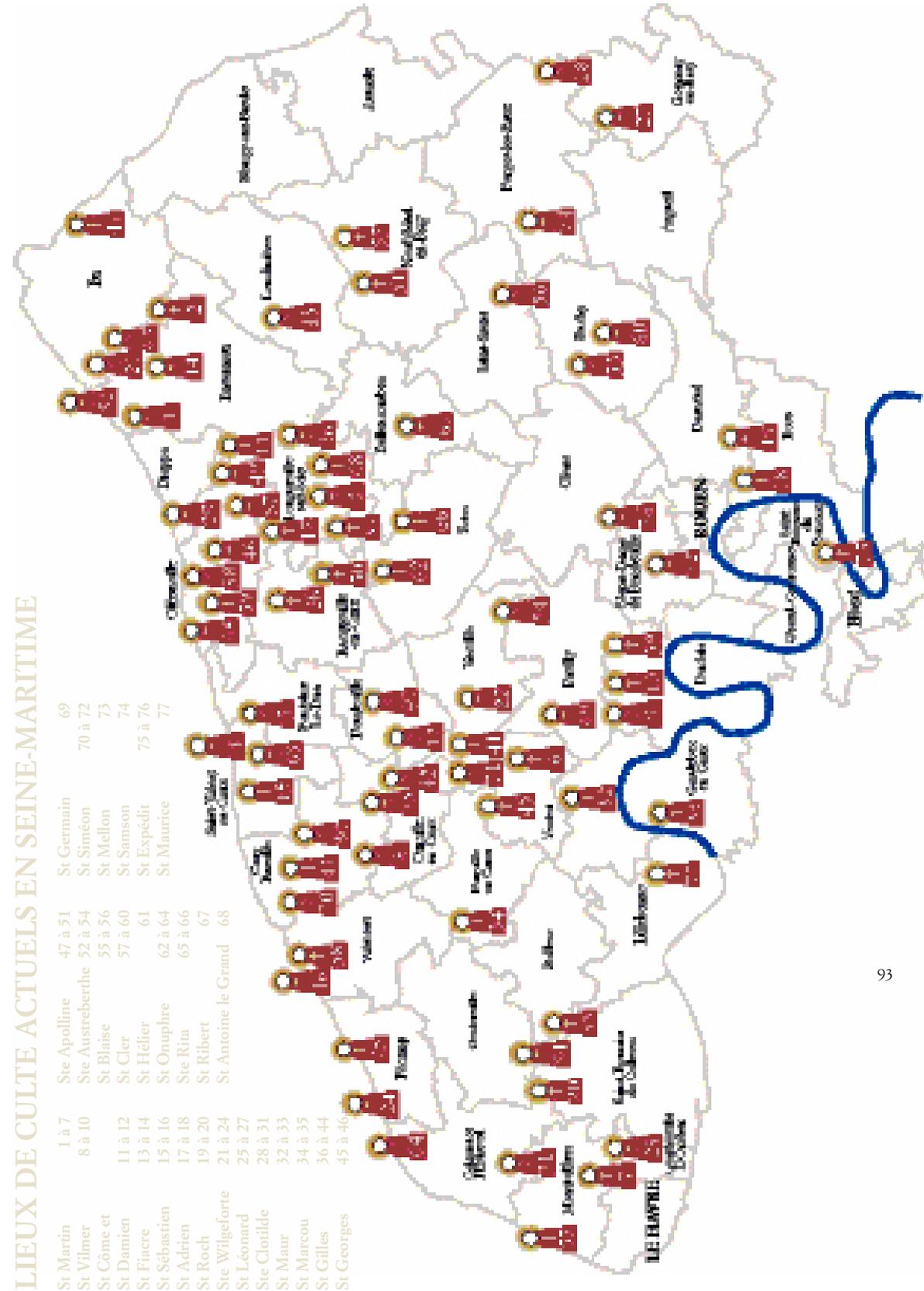


La mare Saint Germain à Carville-la-Folletière est réputée pour guérir les maladies à l'abdomen. Un oratoire y est aménagé alors même qu'un escalier permettait aux pèlerins de descendre dans l'eau. (A.Joubert, 2006)



Œufs offerts à Saint Côme dans la chapelle d'Etainmare à Etoutteville. Ces œufs sur lesquels les pèlerins marquent leur prénom et la date, en pourrissant guériront leurs bernies. (A.Joubert, 2006)

LIEUX DE CULTE ACTUELS EN SEINE-MARITIME



St Martin	1 à 7	St Apolline	47 à 51	St Germain	69
St Vilmer	8 à 10	St Austreberthe	52 à 54	St Siméon	70 à 72
St Côme et		St Blaise	55 à 56	St Mellon	73
St Damien	11 à 12	St Cler	57 à 60	St Samson	74
St Fiacre	13 à 14	St Hélier	61	St Expédit	75 à 76
St Sébastien	15 à 16	St Onuphre	62 à 64	St Maurice	77
St Adrien	17 à 18	St Rita	65 à 66		
St Roch	19 à 20	St Ribert	67		
St Wilgeforte	21 à 24	St Antoine le Grand	68		
St Léonard	25 à 27				
St Clotilde	28 à 31				
St Maur	32 à 33				
St Marcou	34 à 35				
St Gilles	36 à 44				
St Georges	45 à 46				

Sources hagiographiques

Du VIII^e au XIII^e siècle, le témoignage des recueils de miracles

- Saint Ansbert (Rouen) : *Vita sancti Ansberti*, éd. W. LEVISON, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum Merovingicarum, V, p. 618-641.
- Sainte Austreberthe (Pavilly) : *Miracula sanctae Austrebertae, Acta Sanctorum*, Febr. II, p. 423-427.
- Alia Miracula sanctae Austrebertae, Acta Sanctorum, Febr. II, p. 427-429.
- Sainte Catherine (Rouen) : Miracula sanctae Catherinae, Analecta Bollandiana, t. XXII, 1903, p. 426-438.
- Saint Dominique (Rouen) : Miracula S. Dominici confessoris, Acta Sanctorum, Aug. I (4 août), p. 644-652.
- Saint Évode (Rouen) : Vita sancti Evodii, Acta Sanctorum, Oct. IV, p. 246-248.
- Sainte Foi (Longueville) : Miraculum S. Fidis, éd. A. PONCELET, Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae, Bruxelles, 1910, app. XI, p. 530-532.
- Saint Hermeland (Rouen) : De sancto Hermelando abbate antrensi in Gallia, Appendix, Miraculum anno MCXVII Rotomagi patratum, Acta Sanctorum, Mart. III, 25 mars, p. 583-584.
- Sainte Honorine (Graville) : De translatione Sanctae Honorinae virginis e martyris Confluentum in pago Parisiensi, éd. dom MABILLON, Acta Sanctorum Ordini Sancti Benedicti, t. IV 2, Paris, 1680, p. 526-528.
- De S. Honorina virg. mart. Confluentiae in Francia, Acta Sanctorum, Feb. III, 27 février, p. 682-684.
- Translatio sanctae Honorinae, virginis et martyris, et eiusdem miracula, Analecta Bollandiana, t. 9, 1890, p. 135-146.
- Saint Laurent de Dublin (Eu) : « Vie et miracles de s. Laurent archevêque de Dublin », éd. Ch. PLUMMER, Analecta Bollandiana, t. XXXIII, 1914, p. 164-180.
- Saint Lô (Rouen) : Translatio S. Laudi, éd. E.-A. PIGEON, Texte français et latin des vies des saints du diocèse de Coutances et d’Avranches, t. 1, Avranches 1892, p. 135 et suiv.
- Saint Ouen (Rouen) : Vita Ia S. Audoeni, éd. W. LEVISON, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum Merovingicarum, V, p. 553-567.
- Vita Ila S. Audoeni, éd. G. CUPERUS, Acta Sanctorum, Aug. IV, p. 810-819.
- Miracula S. Audoeni, auctore Fulberto monacho, Acta Sanctorum, Aug. IV, p. 825-837.
- Saints Paul, Clair et Cyriaque (Duclair) : Miracula sanctorum Pauli apostoli, Clari et Cyriaci martirum, éd. E.-P. SAU-VAGE, Analecta Bollandiana, t. 12 (1893), p. 388 sq.
- Saint Philibert (Jumièges) : Vita S. Philiberti, éd. W. LEVISON, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum Merovingicarum, t. V, 1910, p. 568-606.
- Saint Romain (Rouen) : Vita et Miracula S. Romani, éd. J. VAN HECKE, Acta Sanctorum., Oct. X, p. 91-94.
- Vita et Miracula S. Romani, éd. F. LIFSHTIZ, The Norman Conquest of Pious Neustria. Historiographic Discourse and Saintly Relics, 684-1090, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, Toronto, 1995, p. 234-281.
- Saint Valentin (Jumièges) : Miracula sancti Valentini, Acta Sanctorum, Febr. II, p. 759-763.
- Saint Wulfran (Saint-Wandrille et Rouen) : Inventio et Miracula sancti Vulfranni, éd. Dom J. LAPORTE, Mélanges de la Société de l’Histoire de Normandie, Rouen-Paris, 1938, p. 21-83.

Bibliographie générale

Abbé CHAPIAT, *Le Saint de chaque jour*, Edition des bollandistes, 1879, Paris
Abbé MAURICE, *En forêt de Brotonne, résidences et chasses princières*, Caudebec-en-Caux, 1933
Almanach du Pays de Bray et du Pays de Caux, 1981, « Pèlerinages en l’honneur des saints du diocèse de Rouen
ANTIER Jean-Jacques, *Le pèlerinage retrouvé*, Le Centurion, Paris, 1979
BILIMOFF Michèle, *Enquête sur les plantes magiques*, Editions Ouest France, Rennes, 2003
CAMUS Dominique , *La sorcellerie en France aujourd’hui*, Editions Ouest-France,
De l’histoire à la légende, la broderie du précieux sang, Catalogue d’exposition, Musée des Terres-Neuvas, édité par la ville de Fécamp, Fécamp, 2001,
Dr FOURNEE Jean, *Le culte populaire et l’iconographie des saints en Normandie*, Société parisienne d’histoire et d’archéologie normandes, 1973
Dr FOURNEE Jean, *Enquête sur le culte populaire de Saint Martin en Normandie*, Société Parisienne d’Histoire et d’Archéologie Normandes, Nogent-sur-Marne, 1963
Dr FOURNEE Jean, *Les deux saints Jacques en Normandie*, Société parisienne d’histoire et d’archéologie normandes, 1989
Du berceau à la tombe, actes du congrès du XVIII^e Congrès des Sociétés historiques et archéologiques de Normandie tenu à Saint-Lô du 1er au 6 septembre 1983, Revue du département de la Manche, numéro spécial, tome 26, Société d’archéologie et d’Histoire de la Manche, Bayeux, 1984

DUCHET-SUCHAUX Gaston, PASTOUREAU Michel, *La Bible et les saints, guide iconographique*, Paris, Flammarion, 1990
DURAND TULLOU Adrienne, *Religion populaire en Cévennes, Le culte à Saint Guiral*, Annales du milieu rural, Bé-ziers, 1981
DUTERROIR Jean, *Les cauchois et leurs croyances, Les saints guérisseurs*, Société cauchoise de presse et de publicité, Yvetot, 1998
GANCEL Hippolyte, *Les saints qui guérissent en Normandie*, Editions Ouest-France, Rennes, 1998
GANCEL Hippolyte, *Les saints qui guérissent en Normandie*, tome 2, Editions Ouest-France, Rennes, 2003
La piété populaire dans le Perche, de sainte Apolline à saint Sébastien, Catalogue d’exposition, Musée départemental des arts et traditions populaires du Perche, Bellême, 1987
La sociabilité en Normandie, ouvrage publié avec le concours du service des publications de l’université de Rouen, de la Direction Régionale des Affaires Culturelles, du Conseil Général de la Seine Maritime, 1983
LE POVREMOYNE Jehan, *Aux pieds des saints cauchois*, Editions Bertout, Luneray, 2001
LEFEBURE Christophe, *La France des croyances et des superstitions*, Flammarion, Paris, 2004
Les saints dans la Normandie médiévale, Colloque de Cerisy-la-salle, Presses Universitaires de Caen, Caen, 2000
Les saints qui vous écoutent, Traditions cauchoises recueillies par l’Abbé François Coulon. Don de L’ASSM
MAEYAERT Delphine, BLANC Benoît, *Le culte des saints dans le pays de Montreuil*, guide de l’exposition, Editions des amis du musée de Montreuil, , Montreuil-sur-mer, 2003
MALOUVIER Sylvain, *Maux de saints*, Imprimerie commerciale du journal LE PETIT HAVRE ,Le Havre, 1935
MANEUVRIER Jack, *Ainsi se soignaient nos aïeux en Normandie, du XVIII^e au début du XX^e siècle*, Editions Bertout, Luneray, 1999
MARLIAVE Olivier de, *Sources et saints guérisseurs des landes de Gascogne*, L’Horizon chimérique, 1992, Bordeaux
MERDRIGNAC Bernard, *Recherches sur l’bagiographie armoricaine du VII^e au XV^e siècle*, tome 1, Les saints bretons, témoins de Dieu ou témoins des hommes, Centre régional archéologique d’Alet, Saint Malo,1985
MINGAUD Alain, KOLLMANN Virginie et VALIERE Michel, *Religion populaire et expression de la foi à Saint-Junien*, juin 1988-septembre 1988 Catalogue d’exposition, Limoges, 1988
PENNA Bruno, *Le patrimoine des communes de la Seine-Maritime canton de Caudebec-en-Caux*, Flohic, Charenton-le-Pont, 1997
Portes ouvertes des églises, Art sacré en Seine Maritime, Comité Départemental de tourisme de Seine Maritime, juin 1996
ROYER Eugène et BIGOT Joël, *Saints en Bretagne, glanes de légendes*, Editions Jean-Paul Gisserot, Luçon, 2004
VAULTIER Roger et FOURNEE Jean, *Enquête sur les saints protecteurs et guérisseurs de l’enfance en Normandie*, Société parisienne d’histoire et d’archéologie normandes, Paris, 1953
VERWAERDE Bernard, *À quels saints se vouer ? … dans l’Eure, les saints guérisseurs et protecteurs, pratiques actuelles de la dévotion*, Editions Page de Garde, Caudebec-lès-Elbeuf, 2001
VINCENT Catherine, [sous la direction de], *Identités pèlerines*, actes du colloque de Rouen, publications de l’Univer-sité de Rouen, 2004
VORAGINE Jacques de, *La légende dorée*, Paris, Flammarion, 1967

Les recueils de miracles

GONTHIER Dominique et LE BAS Claire, « Analyse socio-économique de quelques recueils de miracles dans la Normandie du XI^e au XIII^e siècle », in *Annales de Normandie*, mars 1974, p. 3-36.
LE MAHO Jacques , « Les lieux de pèlerinage rouennais au temps des ducs (X^e-XII^e siècles) », in *Identités pèlerines*, Actes du colloque de Rouen 15-16 mai 2002 publiés sous la direction de Catherine Vincent, Publications de l’Université de Rouen, 2004, p. 45-66.
MUSSET Lucien, « Recherches sur les pèlerins et les pèlerinages en Normandie jusqu’à la Première Croisade », in *Annales de Normandie*, octobre 1962, p. 127-150.
RICHARD Jean-Claude, « Les miracula composés en Normandie aux XI^e et XII^e siècles », in *Positions des thèses des élèves de l’École des Chartes*, 1975, p. 183-189.

La Peste

BROSSOLET Jacqueline, « Saint Roch et la pudeur », in *Société médicale des praticiens*, juillet-septembre 1971
BROSSOLET Jacqueline, *Danses macabres au temps de la peste*, Jaarboek, 1971
BROSSOLET Jacqueline, *L’influence de la peste du Moyen Âge sur le thème de la danse macabre*, journal d’informations médicales, Médecine et hygiène, Genève, 1969.
BROSSOLET Jacqueline, *Quelques aspects religieux de la Grande peste du XIV^e siècle*, conférence prononcée le 9/12/1971 à Paris. Diocèse de Rouen.
Dr BOUCHER, *La peste*, Cagniard, 1903

MOLLARET Henri et BROSSOLET Jacqueline, *La peste, source méconnue d'inspiration artistique*, Jaarboek, 1965
PORQUET L., *La peste en Normandie, du XIV^e au XVII^e siècle*, Vire, 1898, p. 162, Administration des sacrements en temps de peste

L'état des lieux

Abbé MARTIN, *Répertoire des anciennes confréries et charités du diocèse de Rouen approuvés de 1434 à 1610*, Imprimerie Durand, Fécamp, 1936
Chanoine JOUEN, *Bulletin religieux de l'archidiocèse de Rouen*, 30/11/1912, 07/11/1912, 28/12/1912, 18/01/1913, 22/02/1913
VINCENT Catherine, *Des charités bien ordonnées, les confréries normandes de la fin du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle*, ENSJF, Paris, 1988

Notices sur les saints guérisseurs

Abbé MAUPAS, *Sainte Wilgeforte, vierge et martyre*, Imp. A. Boyard, Le Havre
DUCHET-SUCHAUX Gaston, PASTOUREAU Michel, *La Bible et les saints, guide iconographique*, Flammarion, 1990
GIORGI Rosa, *Les saints, repères iconographiques*, Hazan, 2003
PALANT Ach., *Sainte Wilgeforte, vierge et martyre, hagiographie diocésaine, les saints inconnus du diocèse*, Soissons, 1904
RAGER Catherine, *Dictionnaire des sujets mythologiques, bibliques, hagiographiques et historiques dans l'art*, Brepols, 1994
REAU Louis, *Iconographie de l'art chrétien*, tome III, iconographie des saints, PUF, Paris, 1958, 3 vol.
Voyageurs et ermites, saints évangélistes de la Normandie, Exposition Musée de Normandie, Caen, 1996

Les pèlerinages

Abbé PINEL, *La paroisse d'Yébleron et son pèlerinage à saint Marcou et à saint Louis*, Rouen, 1919
CHALINE Nadine-Josette, « La religion populaire en Normandie au XIX^e siècle », in *La religion populaire*, actes du colloque du CNRS, Paris, 1980
CHALINE Nadine-Josette, « Mentalités religieuses dans la France de l'Ouest aux XIX^e et XX^e siècles, Etudes d'histoire sérielle », *Cahier des Annales de Normandie*, n°8, 1976
Ex-voto des marins du Ponant, offerts à Dieu et à ses saints par les gens de la mer du nord, de la Manche et de l'Atlantique, Théâtre municipal, Caen, 1976

FONTAINE Séverine, *Les pèlerinages dans l'ancien diocèse de Rouen*, mémoire de maîtrise sous la direction de Catherine Vincent, Université de Rouen, 2002
SIGAL Pierre-André, *L'homme et le miracle dans la France médiévale (XI^e - XII^e siècle)*, Les Editions du Cerf, 1985

Plombs de pèlerinage

BRUNA Denis, *Enseignes de pèlerinage et enseignes profanes*, Editions La réunion des musées nationaux, Paris, 1996
LAMY-LASSALLE Colette, « Recherche sur un ensemble de plombs trouvés dans la Seine », in *Revue des Sociétés savantes de Haute-Normandie*, n°49, 1968
LAMY-LASSALLE Colette, *Les enseignes de pèlerinage du Mont-Saint-Michel, Millénaire monastique du Mont-Saint-Michel*, tome III : culte de saint Michel et pèlerinages au Mont. *Trésors des abbayes normandes*, Rouen-Caen, 1979
Vivre au Moyen-Age : archéologie du quotidien en Normandie, XIII^e-XV^e, Cinq Continents d'éditions, Milan, 2002

